UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00862773 9

Boursault, Edme
Esope à la ville

31
F3
77

Lf
B776385

ESOPE
A LA VILLE

OU

LES FABLES D'ESOPE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR *feu Mr.* BOURSAULT.

NOUVELLE EDITION.

390197
21.3.41

A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXVII.

ACTEURS.

ESOPE.

LEARQUE, Gouverneur de Sizique.

EUPHROSINE, Fille de Léarque.

AGENOR, Gentilhomme de Lesbos, Amant d'Euphrosine.

DORIS, Confidente d'Euphrosine.

HORTENSE, fille entêtée de son esprit.

DEUX DEPUTÉS, de Sizique, tous deux fort vieux.

PIERROT, Payſan d'auprès de Sizique.

AGATON, petit garçon fort beau, fils de Léarque.

CLEONICE, petite fille fort laide, ſœur d'Agaton.

M. DOUCET, Généalogiſte.

AMINTE, Mere d'une fille enlevée.

ALBIONE, Veuve d'un Conſeiller-Notaire.

COLINETTE, Femme de Pierrot.

M. FURET, Huiſſier.

DEUX COMEDIENS.

UN MAISTRE D'HOSTEL.

UN SOMMELIER.

UN LAQUAIS.

PQ
1731
B7F3
1777

La Scene eſt à Sizique.

ESOPE
A LA VILLE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

Enfin ce grand esprit que je brûlois de voir,
L'incomparable Esope est ici d'hier au soir.
Tu le vis à loisir, nous soupâmes ensemble :
Ne me déguise rien, di-moi ce qu'il t'en semble,
Ne le trouves-tu pas un aimable homme ?

EUPROSINE.

Moi,

LEARQUE.

Oui.

EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui lui ressemble.

LEARQUE.

Et toi,
Comment le trouves-tu ? je te crois délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point, Monsieur, que je le flatte ?

LEARQUE.

Dis la vérité pure, autrement ne dis mot.

DORIS.

Vous le souhaitez ?

LEARQUE.

Oui.

DORIS.

C'eſt un vilain Magot,
Franchement.

LEARQUE.

Quoi, friponne, être aſſez arrogante...

DORIS.

Si cela vous déplaît, ſouffrez donc que je mente.
Me voilà toute prête à dire qu'il eſt beau ;
Que c'eſt, ſi vous voulez, un Adonis nouveau ;
Qu'à le voir ſans l'aimer, c'eſt envain qu'on travaille ;
Qu'il n'eſt pas dans le monde une plus riche taille ;
Que du haut juſqu'au bas tout m'en paroît charmant ;
Mais ce ſera, Monſieur ; mentir impudemment :
Et jamais au menſonge on ne m'a vu de pente,
Quoique vice ordinaire à toute confidente.

LEARQUE.

Il ne te plaît donc pas ?

DORIS.

O que pardonnez moi,
Je ris incognito d'abord que je le voi ;
Je ne puis m'en tenir quelque effort que je faſſe :
Il n'eſt point de laideur que ſon muſeau n'efface ;
Et le reſte au viſage eſt ſi bien aſſorti
Qu'il n'a membre en ſon corps qui ne ſoit mal bâti.
Celui qui le forma choiſit un ſot modele.

LEARQUE.

S'il lui fit le corps laid, il lui fit l'ame belle.
Plût aux Dieux, tel qu'il eſt, qu'Euphroſine lui plût !

EUPHROSINE.

Et ſi je lui plaiſois, quel ſeroit votre but,
Mon pere ?

LEARQUE.

Ignore-tu juſqu'où va ma tendreſſe,
Et combien dans ton ſort ton pere s'intéreſſe,
Jamais aucun plaiſir ne m'a ſemblé ſi doux,
Que celui que j'aurois de le voir ton époux.

EUPHROSINE.

Mon époux, juſte Ciel ! que venez-vous de dire ?

DORIS.

Bon : ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire ?

LEARQUE.

Eſope, ſelon toi, n'eſt donc pas ſon fait ?

DORIS.

Non.
Pour épouſer un ſinge il faut être guenon.
Car entre nous, Monſieur, Eſope eſt un vrai ſinge ;
Celui qui vous eſt mort, quand il avoit du linge,
Un juſte-au-corps, des gands, & ſon petit chapeau,
Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau ;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur ſe développe,

Je l'aurois épouſé plus volontiers qu'Eſope.

LEARQUE.

S'il faut être animal pour mériter ta foi,
Le ſinge que j'avois étoit digne de toi.
Pour moi que l'eſprit charme en quelque endroit qu'il brille,
Je ne tiens point Eſope indigne de ma fille.

DORIS.

Et quel diantre d'eſprit trouvez-vous donc qu'il ait ?

LEARQUE, *à Euphroſine.*

Ecoute. En peu de mots en voici le portrait.
Il eſt laid ; mais crois-moi, c'eſt une bagatelle :
Un homme eſt aſſez beau quand il a l'ame belle ;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut,
Toujours celle d'Eſope a paru ſans défaut.
Créſus à qui le Ciel fit un ſi beau partage,
Qu'une richeſſe immenſe eſt ſon moindre avantage,
Créſus, le plus heureux de tous les Potentats,
Se repoſe ſur lui du ſoin de ſes Etats.
Dans un poſte ſi haut à quoi crois-tu qu'il penſe ?
A vivre dans le faſte, & parmi l'opulence :
A bâtir ſa maiſon des dépouilles d'autrui :
Il ſert le Roi, le peuple, & ne fait rien pour lui.
Au riche comme au pauvre il tâche d'être utile ;
Et depuis quatre mois qu'il va de ville en ville,
Il enſeigne aux petits à faire leur devoir,
Et tempere des grands l'impétueux pouvoir :
A la droite raiſon il veut que tout ſe rende ;
Qu'en pere de ſon peuple un Monarque commande
Et que mourant plutôt que d'oſer le trahir,
Un ſujet ſe reſtraigne à l'honneur d'obéir.
Comme il eſt dangereux d'être trop véritable
Il ſe ſert du ſecours que lui prête la Fable ;
Et ſous les noms abjets de divers animaux,
Applaudit les vertus, & reprend les défauts.
Quoique par bienſéance il ne nomme perſonne,
Si l'on ne ſe connoît du moins on ſe ſoupçonne :
Et par cette induſtrie, en quelque rang qu'on ſoit,
Il apprend à chacun à faire ce qu'il doit.
Voilà ſincérement le portrait de ſon ame.

DORIS.

Que vous ſeriez, Monſieur, un bon peintre de femme !
Vous fardez vos portraits admirablement bien.

LEARQUE.

Quoi, ma fille ſoupire, & ne me répond rien ?
Un mérite ſi grand ne la rend point ſenſible ?

EUPHROSINE.

Mon pere, à mon devoir il n'eſt rien d'impoſſible.
Mais Eſope eſt ſi laid !

LEARQUE.

Son esprit est si beau !
La raison sur les yeux doit te mettre un bandeau :
Et s'il faut qu'avec toi je m'explique sans feinte,
Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu crainte.
Par-tout où de Crésus s'étendent les Etats,
Il dépose à son gré les mauvais Magistrats.
Change les Gouverneurs, qui par coups & menaces,
Eloignés de la Cour, tyrannisent leurs places.
Casse les officiers, qui pour faire les fins,
Au lieu de cent soldats n'en ont que quatre-vingts ;
Et de peur que la fraude à la fin ne soit sue,
Ont des gens empruntés pour passer en revue.
Exclut les Conseillers de donner leurs avis,
Quand pendant l'audience ils se sont endormis.
Bannit les avocats, dont l'élégante prose
A l'art de rendre bonne une méchante cause.
Abolit les brelans, ces honteux rendez-vous,
Où l'on tient une école à dresser des filoux.
Défend aux médecins, que nos maux enrichissent,
De prendre de l'argent que de ceux qu'ils guérissent,
Enfin dans cet Etat de l'un à l'autre bout,
Esope a sans réserve inspection sur tout.
Quoique ma probité soit exempte d'atteintes,
Peut-être contre moi lui fera-t-on des plaintes :
Gouverneur de Sizique, où mon sort est si doux,
Je jouis d'un bonheur qui me fait des jaloux ;
Et si jusqu'à t'aimer tu pouvois le contraindre,
Il fermeroit la bouche à qui voudroit se plaindre,
A son appartement je vais voir s'il est jour ;
Savoir s'il est visible, & lui faire ma cour ;
Lui marquer par mon zele & par ma déférence...

DORIS.

Vous n'irez pas bien loin, je le vois qui s'avance :
Quel marmouset !

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

J'Allois pour voir votre Grandeur,
Et savoir...

ESOPE.

Doucement, Monsieur le Gouverneur ;
Dans la place où je suis, plus fragile qu'un verre,
Je vais à petit bruit, & vole terre à terre :
Le terme de Grandeur ne fut point fait pour moi.

LEARQUE.

Eh, Monſieur, c'eſt un grade acquis à votre emploi.
Tous vos prédéceſſeurs juſqu'au temps où nous ſommes....

ESOPE.

Tous mes prédeceſſeurs ont été de grands hommes,
Dont le ſang, le ſervice, & les hautes vertus,
A ne rien déguiſer, méritoient encor plus.
Pour moi, qu'un ſort bizarre a tiré de la boue,
Moi de qui pour un temps la fortune ſe joue,
A quoi que ce puiſſe être où je ſois deſtiné,
Je me ſouviens toujours de ce que je ſuis né.
La fortune eſt à craindre où manque la ſageſſe.
Etre aujourd'hui Grandeur, & demain Petiteſſe,
Garder un long ſilence après un peu de bruit,
C'eſt le commun deſtin des Grands, par cas fortuit.
Treve donc de Grandeur, pour un homme ſi mince.

LEARQUE.

Et de quoi vous ſert donc d'être auprès d'un grand Prince;
Si les titres d'honneur ne vous entêtent pas,
La richeſſe à vos yeux doit avoir des appas :
Vous êtes dans un poſte, où vous n'avez qu'à prendre;
Tout l'argent de Créſus dans vos mains ſe vient rendre;
Tous ceux qui devant vous rempliſſoient vos emplois,
Quand ils les ont quittés étoient de petits Rois :
C'étoit une fortune auſſi haute que prompte.

ESOPE.

Monſieur le Gouverneur, que je vous faſſe un Conte;
Je vous prie.

LA BELETTE ET LE RENARD.

AUtrefois la Belette ayant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une grange;
Où trouvant quantité de grain,
Elle ſe croit de nôce, & d'abord elle mange
Pour le jour, pour la vieille, & pour le lendemain.
Enfin, la pance pleine, & toute rébondie,
Elle a peur d'être priſe en ce flagrant délit,
Et va par ſon entrée eſſayer la ſortie;
Mais elle étoit trop groſſe, ou le trou trop petit.
Un renard ſur ces entrefaites,
Paſſant en cet endroit, & la voyant pâtir,
C'eſt en vain, lui dit-il, groſſe comme vous êtes,
Que vous eſpérez de ſortir.
Je vous plains d'être en ce gite;
Mais il peut arriver pis,
Si vous ne rendez bien vîte,
Tout ce que vous avez pris.

A l'application.

LEARQUE.

Elle eſt aiſée à faire.

ESOPE.

Tant mieux. La vérité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite, exempte de ſoupçons,
A qui ſe voue au Prince offre tant de leçons,
Pour s'en formaliſer vont trop droit en beſogne.
Pour celui qui ſur tout pince, lezine, rogne,
Qui du bien de Créſus s'attribuant le quart,
Ne manie aucun ſou dont il ne prenne un liard;
Quand il croit ſa fortune & ſolide & complette,
Il éprouve le ſort qu'éprouva la Belette;
Et ſurpris dans la grange auprès du tas de grain,
Il ne peut en ſortir, pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne coure aucun riſque.
Un grand fonds de vertu rarement ſe conſiſque:
En faveur, en diſgrace on eſt sûr d'en jouir.

LEARQUE.

Monſieur, on eſt charmé quand on peut vous ouïr.
Mais faiſons, je vous prie une petite poſe.
Peut-être le matin prenez-vous quelque choſe:
Un bouillon, du caffé. Que vous plaît-il des deux?

ESOPE.

Avez-vous du caffé qui ſoit bon.

LEARQUE.

Merveilleux.

ESOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en apprête.
Il n'eſt rien de ſi bon contre le mal de tête.
Quand j'en prends le matin, je ſuis gai tout le jour.

LEARQUE.

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la Cour:
Et dans peu de momens on va vous ſatisfaire.

ESOPE.

Quoi, faut-il que vous même...

LEARQUE.

Oui, j'y ſuis néceſſaire.

à Euphroſine.

Entretenez Monſieur, & ne le quittez pas.

SCENE III.

ESOPE, EUPRHOSINE, DORIS.

ESOPE.

Me voilà, ſans défenſe, en proie à vos appas,
Ma belle enfant. Mon cœur a beaucoup de foibleſſe;
Un coup d'œil m'aſſaſſine, ou tout au moins me bleſſe.

EUPHROSINE.

EUPHROSINE.

Monſieur, ne craignez rien. Les Dieux me ſont témoins,
Que je n'y veux donner ni mes vœux ni mes ſoins.

ESOPE.

J'entens. Ce n'eſt pas là ce qui vous inquiete.
Rarement à votre âge on eſt ſans amourette.
Vous avez le cœur pris.

EUPHROSINE.

Moi ?

DORIS.

Ne déguiſez rien.
Monſieur eſt honnête homme, il en uſera bien :
Il peut, par le crédit qu'il a ſur votre pere ;
Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut faire.
Oui, Monſieur, ma maîtreſſe aime depuis deux ans
Un Gentilhomme aimable & des plus complaiſans ;
Jeune, galand, bien fait, s'il en eſt dans le monde ;
Propre en linge, en habits, grande perruque blonde ;
Enfin de la façon dont le Ciel l'a formé,
Il n'eſt point de mortel plus digne d'être aimé.
Monſieur le Gouverneur, que la grandeur entête,
Aux appas de ſa fille offre une autre conquête,
Et veut dès aujourd'hui qu'elle applique ſon ſoin,
A donner de l'amour au plus vilain marſouin...
Voyez la pauvre enfant, elle s'en déſeſpere.
Et vous êtes ſi bien avec Monſieur ſon pere,
Qu'un mot que vous diriez le feroit conſentir
S'il veut qu'elle ſoit femme, à la mieux aſſortir ;
A lui donner au moins un homme en bonne forme :
Et non comme il veut faire, une figure énorme,
Que dans ſa belle humeur la nature en jouant,
A faite moitié ſinge, & moitié chat-huant.
L'agréable bijou qu'un mari de la ſorte !

ESOPE.

Et comment nomme-t-on ce chat-huant ?

EUPHROSINE.

Qu'importe ?
On vous en dit aſſez diſant qu'il me déplaît.
Mon pere au premier mot devinera qui c'eſt.
Ne vous informez point d'un nom qui me chagrine.

ESOPE.

Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.
Par exemple :

LE RENARD ET LA TESTE PEINTE.

JAdis un renard affamé
Rodant par-ci, par-là, pour faire bonne quête,
Entra dans la maiſon d'un peintre renommé,

Et trouva ſous ſa patte, une fort belle tête.
Une perruque blonde, ainſi qu'à votre amant,
De l'éclat de ſon teint relevoit l'agrément.
O Ciel! s'écria-t-il, qu'elle me ſemble belle!
C'eſt un grand dommage vraiment
Qu'elle n'ait point de cervelle.
Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent pas,
Sous leur grande perruque etalent des appas,
Qui de la tête peinte étant le vrai modele,
Ont beaucoup d'apparence, & n'ont point de cervelle?
De votre Sexe même, & vous le ſavez bien,
Pour paroître charmante on ne néglige rien:
Et quel malheur plus grand que celui d'être belle,
Lorſqu'à beaucoup d'appas ont joint peu de cervelle!
Peut-être que l'amant épris de vos attraits
Eſt une belle tête, à la cervelle près:
Il plaît, il touche, il charme, à n'en voir que l'écorce,
Au fond, l'eſprit & lui, ſont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connois, Monſieur, & dedans & dehors:
Son eſprit, j'en ſuis ſure, eſt mieux fait que ſon corps:
Je puis, ſans le flatter, dire à ſon avantage
Qu'il l'a beaucoup plus beau que tous ceux de ſon âge.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'en ai fait l'eſſai.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit eſt aſſurément vrai:
Je puis vous en parler de ſcience certaine.
S'il faut nous ſéparer, figurez vous ma peine:
Ce ſera pour mon cœur le coup le plus tuant...

ESOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du chat-huant?

DORIS.

Et fy, Monſieur! comment voulez-vous qu'elle en tâte?
Il n'eſt ragoût ſi bon, qu'un tel morceau ne gâte.
C'eſt un mets dégoûtant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon pere un mot en ma faveur?
Puis-je l'eſpérer...

ESOPE.

Oui, je prétens faire en ſorte
Que dès demain...

SCENE IV.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, UN OFFICIER.

DORIS.

VOici le caffé qu'on apporte.

ESOPE, *à Euphrosine.*

N'en prenez-vous pas?

EUPHROSINE.

Non.

ESOPE.

Quoi jamais?

EUPHROSINE.

Rarement.

ESOPE.

Prenez-en avec moi, s'il vous plaît, autrement.
Il pourroit à vos feux arriver du désordre;
Et par le chat-huant je vous laisserois mordre.

DORIS.

Et prenez-en, Madame, au lieu d'une fois, deux,
Et garantissez-vous d'un oiseau si hideux.

EUPHROSINE.

Le caffé me fait mal.

DORIS.

Je boirois de l'absinthe.
Pour trouver à sortir d'un pareil labyrinthe.

EUPHROSINE.

Que l'on m'en donne donc, puisqu'il vous plaît ainsi.
Monsieur.

ESOPE.

La confidente en prendra bien aussi?
Je vois bien qu'à la joie elle n'est pas contraire.

DORIS.

Oh pour moi volontiers, je suis fille à tout faire.

ESOPE.

Allons à la santé de votre époux futur.
Vous me ferez raison que je crois?

EUPHROSINE.

A coup sûr.
Vous touchez de mon cœur un endroit trop sensible
Pour vous rien refuser qui lui semble possible.
Quand vous verrez mon pere, appuyez fortement.
Sur les perfections de mon premier amant
J'attens tout d'un secours aussi grand que le vôtre.

DORIS.

Et sur tout pesez bien sur les défauts de l'autre.
Faites-en un portrait vilain au dernier point,
Quoi que vous en disiez, vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le premier, digne de ma tendresse,
Est l'homme le mieux fait qu'ait vu naître la Grece.

DORIS.

Dites que le second, bâti tout de travers,
Est le plus laid mâtin qu'ait produit l'univers.

EUPHROSINE.

Perſuadez-lui bien qu'Agenor, je le nomme,
A toutes les vertus qui font un honnête homme.

DORIS.

Perſuadez-lui bien qu'il n'eſt vice ſi bas
Que n'ait le godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvellant mon zele
Juſqu'au dernier ſoupir je lui ſerai fidele.

DORIS.

Que pour l'autre, peu propre au lien conjugal,
S'il ſe joue à l'hymen, il s'en trouvera mal :
Et qu'il a ſur le front une table d'attente
Qui de ſa deſtinée eſt la preuve éclatante
Voilà ce qu'à ſon pere il faut faire ſavoir.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS. UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

UNe Dame eſt là-bas qui demande à vous voir,
Monſieur.

ESOPE.

Quelle Dame eſt-ce ?

LE LAQUAIS.

Une Dame qu'on nomme...

à Doris.

C'eſt cette Dame... & là... plus ſavante qu'un homme,
Dont l'eſprit eſt ſi creux qu'on n'en voit point le fond,
Et qui ne parle pas, comme les autres font.

DORIS.

Je ſai qui c'eſt. Sortons, rendons lui ce ſervice,
L'entretien d'une femme eſt pour elle un ſupplice.
Elle veut du pompeux juſqu'au moindre diſcours.

ESOPE.

Qu'elle entre.

Le laquais rentre.

EUPHROSINE.

Mon eſpoir eſt dans votre ſecours :
Vous me l'avez promis, & je le vais attendre.

ESOPE.

Allez, je ferai plus que vous n'oſez prétendre.

SCENE VI.

HORTENSE, ESOPE.

HORTENSE.

LA Déeſſe, à cent voix, qui du ſein d'Atropos.

Sauve les noms fameux & les faits des héros,
La renommée, enfin, vous met en parallele...

ESOPE, *bas.*

Quel diantre de jargon celle-ci parle-t-elle ?
Par charité, Madame, ou daignez m'excuſer,
Ou daignez vous réſoudre à vous humaniſer :
Votre ſtyle eſt ſi haut que j'ai peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne crois pas, Monſieur, que j'en puiſſe deſcendre;
Je l'ai plus de cent fois vainement éprouvé :
J'ai naturellement l'eſprit trop élevé :
Votre peine à m'entendre eſt une raillerie,
Vous avez l'Intellect d'une Cathégorie...

ESOPE.

Madame, en vérité ce jargon m'eſt ſuſpect.
Je n'ai jamais appris ce que c'eſt qu'Intellect;
Et je crois fortement, tant j'ai la tête dure,
Qu'une Cathégorie eſt une groſſe injure.
A quoi ſert de parler, que pour être entendu.
Et ſi je vous entends, je veux être pendu.

HORTENSE.

Quoi, l'eſprit le plus beau de tout notre hémiſphere.
Voit de l'opacité parmi tant de lumiere !
Ce qui paſſe chez vous pour des obſcurités
Chez le monde poli ſont des aménités.
Deſcendre d'où je ſuis au langage vulgaire
Eſt un éboulement que je ne ſaurois faire :
Le chemin m'en paroît impraticable & long.

ESOPE.

Et de grace ! Madame, à qui parlez-vous donc ?
Avant qu'un ſerviteur puiſſe vous être utile
Il lui faut plus d'un an pour ſavoir votre ſtyle ;
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre à moins d'un truchement.
Etes-vous mariée.

HORTENSE.

O Ciel ! quelle demande !
Puis-je l'être ?

ESOPE.

Et ouida, vous êtes aſſez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moi veulent ſe marier
Il leur faut même eſpece à qui s'apparier.
Voulez-vous qu'un mari dans ſes heures brutales
Pour tranſmettre après lui ſes vertus animales,
Introduiſe à la vie un nombre de marmots
Qui tiendront de leur pere, & qui ſeront des ſots ?

ESOPE.

Mais qui voyez-vous donc ? car c'eſt là ma ſurpriſe.

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre, où je me tranquilliſe.
J'aime mieux être ſeule, & dans l'inaction
Que de méſallier ma converſation.
Un diſcours ſans figure eſt un mets que j'abhorre,
Je veux de l'antitheſe ou de la métaphore ;
Des mots pleins d'énergie & d'érudition ;
Comme inintelligible, inaffectation :
J'y trouve une beauté preſque inimaginable.

ESOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite Fable,
Madame ;

HORTENSE.

Volontiers. L'Apologue me plaît,
Quand l'application en eſt juſte.

ESOPE.

Elle l'eſt.

LE ROSSIGNOL.

UN Roſſignol inquiet & volage,
Dont le gazouillement étoit touchant & beau,
Ennuyé du même ramage
Voulut en apprendre un nouveau.
Il avoit pour voiſine une jeune linotte
Qui d'un flutteur expert recevoit des leçons ;
Et qui du flageolet imitant tous les ſons,
Sembloit avoir appris juſqu'à la moindre note.
Le roſſignol perſuadé
Qu'à ſes vaſtes clartés rien n'étoit difficile,
Apprit groſſiérement un ramage guindé.
Et de tous les oiſeaux ſe crut le plus habile.
Mais ſon ſort fut ſi cruel
Par ſon imprudence extrême,
Que dans ſes plus beaux airs rien n'étant naturel ;
Dès qu'il vouloit ſiffler on le ſiffloit lui-même.
Pour peu qu'à cette fable on ait d'attention,
On ne peut ſe méprendre à l'application.
Et comme j'apperçois de la méſalliance
Entre votre mérite & mon inſuffiſance ;
Pour me faire un devoir de n'en pas abuſer,
Je vous laiſſe un champ libre à vous tranquilliſer.
En s'en allant.
Chaque mot qu'elle dit m'étourdit & m'aſſomme.

HORTENSE.

Hé quoi, ce Mirmidon paſſe pour un grand Homme !
Je ne puis revenir de ma perplexité :

Je l'aurois méconnu ſans ſa difformité.
Je ne ſai quelle étoile à mon heure premiere
Sur le cours de ma vie influa ſa lumiere ;
Mais je vois peu d'eſprits, à les parcourir bien,
Qui ſoient de l'étendue & de l'ordre du mien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

EH, bons Dieux ! qu'avez-vous ; qui vous rend éperdue.

EUPROSINE.

Je n'en puis plus.

DORIS.

D'où vient...

EUPHROSINE.

Doris, je ſuis perdue.

DORIS.

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait ; & que dois-je penſer ;

EUPHROSINE.

Il faudroit, que je crois un peu me délacer.
J'étouffe.

DORIS.

Hé bien venez : ça que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arrête. Je ſuis mieux ; & voilà qui ſe paſſe.

DORIS.

Courage, efforcez-vous, reprenez vos eſprits.
Qu'avez-vous?

EUPHROSINE.

Ce que j'ai ? je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis ſi peu de tems que je ne vous ai vue,
Vous eſt-il arrivé quelque affaire imprévue ;

EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble & par mon déſeſpoir ;
Ou prête moi l'oreille, & tu vas tout ſavoir,
Apprens, Doris, apprens que le fourbe d'Eſope...

DORIS.

Achevez, qu'a-t-il fait le malheureux Cyclope ;

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole, & d'être mon appui,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour lui.
Il m'épouse demain par l'ordre de mon pere.

DORIS.

Lui ; Madame !

EUPHROSINE.

Est-ce à tort que je me désespere :
Parle moi nettement, nous sommes sans témoins,
Est-ce à tort....

DORIS.

Non, Madame, on se pendroit à moins.
De votre désespoir quelque effet qu'on redoute,
Etre femme d'Esope est encor pis sans doute :
Et se précipiter d'un haut rocher à bas,
Est un sort moins cruel que d'entrer dans ses bras ;
Comment ? Quand ce magot d'odieuse mémoire,
A votre époux futur vous a tantôt fait boire,
C'étoit à sa santé, sans que vous le crussiez ;
Que ce malin bossu vouloit que vous bussiez !
Il faut qu'assurément votre pere radote.

EUPHROSINE.

Quel époux il me donne, & quel amant il m'ôte ;
Tu sais ce qu'est Esope, & ce qu'est Agenor.

DORIS.

Belle comparaison ! c'est du fer & de l'or.
Mais Agenor aussi, dont l'amour est extrême,
N'est guere impatient de revoir ce qu'il aime :
Depuit qu'il est parti pour aller à Lesbos,
De son pere défunt empaqueter les os,
Deux mois sont écoulés, & voici le troisieme...

EUPHROSINE.

Qu'apperçois-je, Doris ?

DORIS.

Madame, c'est lui-même !

SCENE II.

AGENOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGENOR.

QUoi, dans votre entretien avois-je quelque part,
Euphrosine ?

EUPHROSINE.

Agenor ! que vous arrivez tard ?

AGENOR.

Il est vrai ; mais, Madame, une tempête étrange...

DORIS.

Madame est mariée, ou peu s'en faut.

AGENOR.

AGENOR.

Qu'entends-je!
Dis-tu vrai ?

DORIS.

Que trop vrai.

AGENOR.

Quoi ſincérement ?

DORIS.

Oui ;
Un Rival venu d'hier, vous en ſevre aujourd'hui :
Voilà la vérité toute pure.

AGENOR.

Ah, Madame !
Avez-vous pu trahir une ſi belle flamme ?
Avez-vous pu...

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvemens jaloux :
Je ſuis dans ce malheur plus à plaindre que vous.
Lorſque de trahiſon votre cœur me ſoupçonne,
Il ne ſait pas qu'Eſope eſt l'Epoux qu'on me donne.

AGENOR.

Eſope ! Et le moyen de préſumer cela ?
L'homme le plus mal fait, le plus laid !

DORIS.

Le voilà:
Il s'eſt rendu fameux par ſa méchante mine,
On le connoît par-tout.

AGENOR.

Pardon, belle Euphroſine.
Votre pere, ſans doute, uſe ici de ſes droits :
Vous avez trop bon goût, pour un ſi mauvais choix.
Eſope !

EUPHROSINE.

Tel qu'il eſt il a charmé mon Pere :
Il eſt infatué de ſon eſprit auſtere :
Ses égards vont pour lui par delà le reſpect.

DORIS.

Choiſiſſez pour gémir un endroit moins ſuſpect.
L'appareil que voilà doit aſſez vous apprendre,
Que les Cliens d'Eſope en ce lieu ſe vont rendre ;
Dans ce fauteuil douillet, votre époux prétendu,
Que de tout votre cœur, voudriez voir pendu,
Va donner audience à qui voudra ſe plaindre ;
Et s'il vous apperçoit vous en devez tout craindre.
Dans votre appartement menez Monſieur ſans bruit ;
Et ſi vous lui parlez, que ce ſoit avec fruit :
A ſoupirer gratis on perd plus qu'on ne gagne !
Il faut aller au fait, ſans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et ſi mon pere y vient, quel ſera mon dépit?

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'eſprit.
Avant que votre pere ait ouvert votre porte,
Monſieur ſera ſorti, ſi vous voulez qu'il ſorte,
Le petit eſcalier qui conduit au jardin,
Contre toute ſurpriſe offre un ſecours ſoudain;
Allez ſans héſiter où mon zele vous pouſſe.
Hé bien! ne voilà pas le Chat-huant qui touſſe:
Paſſez de ce côté de peur d'en être vus.
L'animal qui paroît rend tous mes ſens émus:
Il n'eſt pas dans le monde un plus hideux viſage.

SCENE III.

ESOPE, LEARQUE, DORIS.

LEARQUE.

DOris,

DORIS.

Monſieur.

LEARQUE.

Hé bien, ma fille eſt-elle ſage?

DORIS.

Fort ſage.

LEARQUE.

Que fait-elle?

DORIS.

Elle ronge ſon frein,
Trouve le jour obſcur, quoiqu'il ſoit fort ſerein,
A votre volonté tâche d'être rebelle,
Et la plus ſage fille en feroit autant qu'elle.
Où diantre, je vous prie, eſt votre jugement?

LEARQUE.

J'ai parlé, c'eſt aſſez, point de raiſonnement.
Monſieur lui fait honneur. Dis encore le contraire:

DORIS.

Moi! non; mais c'eſt, je crois, tout ce qu'il lui peut faire.
Monſieur a ſes raiſons, que je ne blâme pas;
S'il aime ma Maîtreſſe, il lui voit des appas;
Mais Euphroſine auſſi n'eſt pas moins raiſonnable,
Et Monſieur qu'elle hait, eſt aſſez haïſſable.
C'eſt une vérité que je ne puis trahir,
L'un a raiſon d'aimer, & l'autre de haïr.
Voilà mon ſentiment, puiſqu'on veut qu'il éclate.

ESOPE.

J'ai près de votre fille une bonne Avocate!
Qu'en dites-vous?

LEARQUE.

Sortez impudente.

DORIS.

Je ſors.

Mais aurez-vous raiſon, quand je ſerai dehors ?
Serez vous moins gêné par votre conſcience ?

ESOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre préſence,
Dieu ſait comme en ſecret je ſuis ſur le tapis.

DORIS.

Je dis la vérité : que dirois-je de pis ?
Adieu.

SCENE IV.

LEARQUE, ESOPE.

LEARQUE.

SUr ma parole ayez l'ame tranquille.
Je ſai qu'à ſon devoir Euphroſine eſt docile.
On l'arrache avec peine à ſon premier Amant.

ESOPE.

L'aime-t-elle ?

LEARQUE.

Beaucoup.

ESOPE.

Et lui ?

LEARQUE.

Pareillement !

ESOPE.

Eſt-il jeune ?

LEARQUE.

A peu-près de l'âge de ma fille.

ESOPE.

Riche ?

LEARQUE.

Fort riche.

ESOPE.

Noble ?

LEARQUE.

Oui, de bonne famille.

ESOPE.

Bien fait avec cela ?

LEARQUE.

Parfaitement bien fait.

ESOPE.

Pourquoi trouvez-vous donc que je ſois mieux ſon fait ?
C'eſt changer un bon champ contre une terre en friche.
Je ne ſuis, comme on ſait, jeune, noble, ni riche.

Pour bien fait, écoutez, je ſuis de bonne foi,
D'abord qu'un enfant crie . on lui fait peur de moi.
Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites ?

LEARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes ?
Beau-pere d'un tel homme, & sûr de ſon crédit,
Il n'eſt aucun eſpoir qui me ſoit interdit.
J'ai pour vous préférer de légitimes cauſes.

ESOPE.

Fort bien. Ayez donc ſoin d'applanir toutes choſes.

LEARQUE.

Je vais près de ma fille uſer de mon pouvoir.

ESOPE.

Adieu. Qu'on faſſe entrer ceux qui voudront me voir.

SCENE V.

DEUX VEILLARDS, ESOPE.

I VEILLARD.

MOnſeigneur...

ESOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phraſe :
Le mot de Monſeigneur demande trop d'emphaſe :
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

II VIEILLARD.

Monſieur
Notre Ville demande un nouveau Gouverneur.

ESOPE.

Et la raiſon ?

I VIEILLARD.

Le nôtre eſt devenu trop riche :
On ne peut tant gagner, à moins que l'on ne triche.
Quand il vint s'établir dans ſon Gouvernement,
Il avoit pour cortege un laquais ſeulement,
Et pour tout équipage une méchante roſſe :
Maintenant ſix chevaux font rouler ſon carroſſe.
Il ſerre le bouton quand on s'adreſſe à lui...

ESOPE.

Paſſons. Tous ſes pareils font de même aujourd'hui.
Menace-t-il ? bat-il ? ſans relâche ni treve ?

II VIEILLARD.

Non, Monſieur, mais...

ESOPE.

Quoi, mais.

II VIEILLARD.

Il eſt ſi gras qu'il creve :
A s'engraiſſer encor il applique tous ſes ſoins.

ESOPE.

Un autre qui viendra s'engraiſſera-t-il moins ?
Pour courir à la proie il eſt le plus alaigre.
Rien n'incommode tant qu'une nouveau Seigneur maigre ;
A chaque heure du jour vous l'avez ſur les bras ;
Il le faut engraiſſer & le vôtre eſt tout gras :
Et c'eſt pour le public une choſe moins aigre
D'entretenir un gras que d'engraiſſer un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

II VIEILLARD.

Nous, Monſieur ?
Que nous ne voulons plus de nouveau Gouverneur.
Fût il encor plus gras, nous garderons le nôtre.

I VIEILLARD.

Monſieur, à cette grace ajoutez-en une autre.
Le peuple pour ſon Prince eſt tout zele, tout feu,
Obtenez de Créſus qu'il s'en ſouvienne un peu :
Plus il eſt élevé ſur les autres Monarques,
Et plus de ſa bonté nous attendons de marques.
Auprès d'un ſi grand Roi prenez nos intérêts.

ESOPE.

Voici pour vous répondre un Apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMACH.

LEs petits ſont ſujets à des fautes extrêmes.
Un jour les membres las de nourrir l'eſtomach,
Dirent que tout leur grain alloit dans ce biſſac ;
Et croyant ſe venger ſe punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger.
Chacun à ſon devoir ne veut plus ſe ranger :
Les pieds ceſſent d'aller, les mains ceſſent de prendre ;
Et lorſque l'eſtomach voulut les avertir,
Qu'ils ſe repentiroient de le laiſſer pâtir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudiſſoit
D'avoir fait un ſi beau divorce,
Plus l'eſtomach s'affoibliſſoit,
Moins les membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les membres furent las.
Voulant prendre un air moins farouche,
Les pieds ne purent faire un pas,
Ni les débiles mains aller juſqu'à la bouche :
Et manque de ſecours l'eſtomach rétreci,
Etant mort par leur faute, ils moururent auſſi.
A peſer comme il faut le ſens de cetet Fable,
De bonne bonne foi, la plainte eſt-elle raiſonnable ?
En donnant de vos biens une légere part,
Le reſte en ſureté ne court aucun haſard.

Vous jouiſſez ſans peur de vos fertiles terres ;
Elles ſont à l'abri du ravage des guerres ;
Et vos riches troupeaux paiſſent dans vos guerets,
Comme ſi l'on étoit dans une pleine paix.
La Guerre, en quatre jours, au pied de vos murailles,
Feroit plus de dégât que cinquante ans de tailles ;
Et de votre repos vos ennemis jaloux,
S'ils ne l'avoient chez eux l'apporteroient chez vous.
Comme un bon eſtomach, Créſus avec uſure
Sur le corps tout entier répand ſa nourriture ;
Et des membres divers infatigable appui,
Il travaille pour eux plus qui ne font pour lui.
A redoubler vos ſoins, ces raiſons vous invitent.
Plus l'eſtomach eſt bon, plus les membres profitent ;
Quand il a de la force, ils ſont forts, agiſſans ;
Et quand il eſt débile, ils ſont tous languiſſans.
C'eſt une vérité qu'on ne peut mettre en doute.

J. VIEILLARD.

On eſt plus que content pour peu qu'on vous écoute.
Heureux qui tous les jours a le bien de vous voir !
En ſe divertiſſant on apprend ſon devoir :
Ce que par l'eſtomach nous preſcrit votre fable,
Eſt de tous les devoirs le plus indiſpenſable.
Adieu. Puiſſiez-vous vivre encor un ſiecle au moins.

II. VIEILLARD.

Et puiſſions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette priere.

ESOPE.

Oh, je n'en doute point, & je vous crois ſincere.
C'eſt ſans difficulté, que dans cent ans d'ici
Vous voudriez bien me voir, & moi vous voir auſſi.
J'en ſai qui donneroient une bien groſſe ſomme...

SCENE VI.

PIERROT, ESOPE.

PIERROT.

Eſtidié je vois bien que vous êtes mon homme.
Vous feriez un menteur ſi vous diſiez que non :
Malgré vous, votre boſſe enſeigne votre nom.
Serviteur.

ESOPE.

Avez-vous quelque choſe à me dire ?

PIERROT.

Je ne ſaurois vous voir & m'empêcher de rire.
Je n'ai vu de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ai ſur le cœur je le boute dehors.
Au reſte, bon vivant, tout auſſi bien qu'un autre.

ESOPE.

Venons au fait. Mon tems m'eſt plus cher que le vôtre.
Voulez-vous quelque choſe?

PIERROT.

Et mordié, l'on fait bien
Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien:
Voici ce que je veux: écoutez bien.

ESOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ai, comme vous voyez, un peu d'eſprit.

ESOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un village ici près je ſuis le fin premier:
J'ai bon vin dans ma cave, & blé dans mon grenier:
J'ai des bêtes à corne, & des troupeaux à laine:
Et ma cour de volaille eſt toujours toute pleine:
Mais tenez. franchement, j'en dis du mirlirot.
Teſtidié, je ſuis las d'être appellé Pierrot.
J'ai dans un ſac de cuir raiſonnablement large,
Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une charge.
Enfin, bref, je veux être apprentif courtiſan.
J'ai mon couſin germain, comme moi payſan,
Qui ſortit de chez lui le biſſac ſur l'épaule,
Des ſabots dans ſes pieds, dans ſa main une gaule;
Et qui par la mordié fait ſi bien & ſi biau,
Qu'il eſt auprès du Roi comme un poiſſon dans l'iau.
Il n'eſt pour bien nager que les grandes rivieres.
Je ferai notre femme une des chambrieres
De la Reine... & puis crac. Et mordié que ſait-on?
Vous qui du Roi Créſus être le factoton,
Je vous prie en payant de me rendre un ſarvice,
Car chez vous autres Grands, point d'argent point de Suiſſe.
Choiſiſſez-moi vous-même une charge.

ESOPE.

A vous?

PIERROT.

Oui.

A votre aiſe, demain, ſi ce n'eſt aujourd'hui.
Prenez en une... là... qui ſoit bien mon affaire,
Qui rapporte beaucoup, & qui ne coûte guere.

ESOPE.

Quelle charge à la Cour vous eſt propre,

PIERROT.

Et mordié,
Qu'importe Connétable, ou bien Valet de Pié.

Vingt francs plus, vingt francs moins, que rien ne vous empêche.
Je ne ſai ce que c'eſt que de faire le blêche.
Qui dira le contraire en a, mordié, menti,
Et voilà, palſandié, comme je ſuis bâti.

ESOPE.

Eh, Monſieur le Manan, apprenez moi de grace,
Puiſque vous êtes bien, pourquoi changer de place?
Pourquoi vous tranſplanter, & ſortir de ces lieux?

PIERROT.

Pardié, ſi je ſuis bien, c'eſt pour être encor mieux.

ESOPE.

Fort bien; c'eſt raiſonner, & j'aime qu'on raiſonne.
Voyons ſi dans le fond votre raiſon eſt bonne.
Vous dites que chez vous rien ne vous manque?

PIERROT.

Non.

ESOPE.

Vous avez du bon vin?

PIERROT.

Oui, teſtidié, fort bon.
J'en trinque...

ESOPE.

Vous mangez ſans nulle défiance?
Sans d'aucun héritier craindre l'impatience?

PIERROT.

Oui pardié.

ESOPE.

Vous dormez ſans trouble & ſans effroi?
Tant qu'il vous plaît?

PIERROT.

Mordié, je dors comme je boi:
Tout mon ſoû.

ESOPE.

Vous avez quelques amis ſinceres?

PIERROT.

Je le ſommes tretous, je vivons comme freres,
Quand l'un peut ſarvir l'autre, il n'y manque jamais,
Et ſi j'avons du bien je le mangeons en paix,
Les Fêtes ſous l'ormiau j'allons jouer aux quilles,
Ou bien j'allons ſur l'herbe avec les jeunes filles;
Et je batifolons tant que dure le jour.

ESOPE.

Et tu veux acheter une charge à la Cour?
Où peux-tu rencontrer une plus douce vie,
Tu manges, bois & dors quand il t'en prend envie:
Et je ſai force gens de grande qualité,

Qui

Qui n'ont pas à la Cour la même liberté,
Il n'eſt point là d'ami dont on ne ſe défie ;
On n'y boit point de vin que l'on ne falſifie ;
Quelque preſſant beſoin qu'on ait d'être repu,
On n'y ſauroit manger ſans être interrompu ;
Et quand de laſſitude en ſoi-même on ſommeille,
Quelque peine qu'on ſouffre il faut ſouvent qu'on veille.
Préfere ton repos à tout cet embarras ;
Et ſois ſage du moins comme un de ces deux Rats.
Ecoute.

LES DEUX RATS.

UN Rat de Cour, ou ſi tu veux, de Ville,
Voulant profiter du beau temps,
S'échappa du cellier qui lui ſervoit d'aſyle
Et fut ſe promener aux champs.
Comme il reſpire l'air dans un ſombre boccage,
Il rencontre un Rat de Village,
D'abord bras deſſus, bras deſſous :
Après s'être bien dit ſerviteur, moi le vôtre,
Le Rat campagnard pria l'autre
D'aller ſe rafraichir dans quelqu'un de ſes trous.
Là le villageois le régale,
De raiſins, de pommes, de noix ;
Mais quoique ſon zele étale,
Rien ne touche le Bourgeois ;
Et pour un Rat d'un tel poids,
Cette vie eſt trop frugale.
Venez vous-en, dit-il, me voir à votre tour ;
Je veux avoir ma revanche,
Et vous régaler dimanche ;
Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour.
Le ſobre Rat des champs qui du bout d'une rave
Dinoit aſſez ſouvent, & ne dinoit pas mal,
Trouve l'autre dans la cave
D'un gros Fermier Général.
Huile, beurre, jambons, petit ſalé, fromage,
Tout y regorge de bien :
Et ce qui pour le Maître eſt un grand avantage,
Cela ne coûte guere, ou pour mieux dire, rien.
Nos deux Rats étant à même,
Avoient de quoi ſe ſoûler :
Mais un Chat par malheur s'étant mis à miauler,
Ils ſe crurent tous deux dans un danger extrême.
Le péril étant paſſé,
Ils revinrent à leur proie ;
Mais leur repas à peine étoit recommencé,

Qu'on revient troubler leur joie :
Tantôt c'eſt un ſommelier,
Qui veut boire bouteille avec ſes camarades,
Et tantôt un autre officier
Veut de l'huile pour ſes ſalades.
Enfin le pauvre Rat, qui dans ſon cher hameau
Paſſoit ſes heureux jours ſans crainte & ſans envie,
Las de voir qu'à chaque morceau
Il ſoit en danger de la vie ;
Prend congé de ſon hôte, en lui diſant ces mots :
Vos mets ne me touchent guere :
Peut-on faire bonne chere
Où l'on n'a point de repos ?

Ne m'avoueras-tu pas que ce Rat fut fort ſage,
De vouloir promptement regagner ſon village,
De quoi ſert l'abondance au milieu du danger,
Il avoit force mets, & ne pouvoit manger.
Ton ſort ſera pareil, ſi tu prens une charge.

PIERROT.

Après ce que je ſai, mordié je m'en gobarge.
Moi, donner de l'argent, je ſerois un grand fou,
Pour n'oſer ni manger, ni dormir tout mon ſoû,
Pour ne boire jamais que du vin qu'on frélate !
Pour être jour & nuit comme un Chat ſur ma patte !
Pour avoir des amis qui ſont de vrais judas !
Nenni, mordié, nenni, je ne m'y frotte pas.
C'eſt avoir de l'eſprit de donner une ſomme,
Pour manger à ſon aiſe, & dormir d'un bon ſomme ;
Mais dépenſer ſon bien pour acheter du mal,
Révérence parler, c'eſt être un animal,
Tenez, ſans le plaiſir que m'a fait votre Fable,
J'allois être aſſez ſot pour être Connétable.
Dieu ſait comme à loiſir je m'en mordrois les doigts.

ESOPE.

Adieu. Si tu le peux, ſois ſage une autre fois :
Sur-tout, ne prens jamais de fardeau qui t'aſſomme.

PIERROT.

Teſtidié, que ce Rat étoit un habile homme ?
Vous êtes vous & lui, tant plus j'ouvre les yeux,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez-là votre main. Si vous me voulez ſuivre,
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer yvre :
J'ai d'un vin frais percé, qu'on ne frélate point,
Dont je chamarerons le moûle du pourpoint.
Venez.

ESOPE.

Adieu, Pierrot. Encor un coup, ſois ſage.

PIERROT.

Eh mordié, que de joie auroit notre village !
On n'a jamais tant ri que nous ririons tretous,
De voir un Margajat fagoté comme vous.
Stapendant, qu'à venir votre eſprit ſe réſoude
Adieu, quand vous voudrez je hauſſerons le coude.
Si je vous y tenois, je boirions à ravir.

SCENE VII.

UN Me. D'HOTEL, ESOPE, PIERROT.

MOnſieur, on vous attend, & l'on vient de ſervir.

ESOPE.

Allons.

PIERROT.

St, ſt, un mot. Comme amis l'un de l'autre,
Bûvez à ma ſanté, je vais boire à la vôtre,
Et par ſix rouges bords, avalés de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot eſt votre ſarviteur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS, *derriere & aſſez loin.*

LEARQUE, *à Euphroſine.*

VOus ne méritez pas les honnêtes manieres
Qui me font avec vous abaiſſer aux prieres.
Qu'Agénor ſoit aimé, qu'Eſope ſoit haï,
N'importe; je ſuis pere, & veux être obéi.
A toutes vos raiſons la mienne eſt préférable.

DORIS.

Oui quand votre raiſon ſera plus raiſonnable.

LEARQUE.

Démon, né pour me nuire, apprens-moi d'où tu ſors ?
Je t'ai fait ſatisfaire, & t'ai miſe dehors.
Je ne te veux plus voir diviſer ma famille,
Et mettre mal enſemble & le pere & la fille.
Qui te peut, malgré moi, faire encor revenir ?

DORIS.

Un ſot zele pour vous qui ne ſauroit finir.
Je m'en veux mal.

LEARQUE.

Et moi, je veux mal à ton zele.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LEARQUE.

Pour elle ni pour moi, je ne t'y veux point voir,

DORIS.

Moi je veux juſqu'au bout ſignaler mon devoir.
De quoi vous plaignez-vous, que de mon zele extrême
Qui vous veut obliger à rentrer en vous-même?
Je ſuis au déſeſpoir, & ce n'eſt pas à tort,
De voir tant de vertus faire naufrage au port.
Ce n'eſt point l'intérêt qui vers vous me rappelle.
Reprenez votre argent, & laiſſez moi mon zele.
Laiſſez moi le plaiſir, ſans en être jaloux,
D'avoir pour votre enfant plus d'amitié que vous.
Il ne s'eſt jamais vu fille mieux élevée;
Jeuneſſe ſi docile, & ſi bien cultivée;
Son mérite naiſſant promettoit d'aller loin:
Pour tout dire en un mot, j'en avois pris le ſoin;
Et je ſens un chagrin qui me pénetre l'ame
Quand une honnête fille eſt mal-honnête femme.
Voilà ce que ſouvent cauſe un pere têtu.

LEARQUE.

Quoi! ma fille étant femme aura moins de vertu?

DORIS.

Qui que ce ſoit, Monſieur, qui ſoit femme d'Eſope?
Il n'eſt pas mal aiſé d'en tirer l'horoſcope.

LEARQUE.

Comment?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel beſoin d'achever.

LEARQUE.

Qu'en arrivera-t-il?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver?
Je vous mets en ſa place, & je vous prens pour elle.
Si vous aviez vingt ans, & que vous fuſſiez belle,
Et qu'un homme bien fait, & bien aimé de vous,
Vous vît donner par force un magot pour époux,
Quand vous vous trouveriez un moment tête-à-tête,
Quelle vertu, Monſieur, ne feroit pas la bête;
Ne nous entêtons point, & parlons de bon ſens.
Quoi! les gens les mieux faits ne ſeront pas exempts
D'une contagion qui devient ſi commune,

Et vous croyez qu'Esope aura plus de fortune ?
Quelque femme qu'il ait, je le dis en un mot,
Si ce n'est une sotte, il faut qu'il soit un sot.
J'en réponds.

LEARQUE.

Apprens-moi, pernicieuse peste,
Si ta langue maudite a joué de son reste ?
As-tu fait ?

DORIS.

Qui.

LEARQUE.

Sors donc abominable esprit.

DORIS.

Je ne sortirai point sans congé par écrit.
Je prétens que l'on sache où mon zele m'emporte,
Et par quelle raison vous voulez que je sorte.

LEARQUE.

Parce que je le veux. Sors d'ici de ce pas.

DORIS.

Dussiez vous me tuer, je n'en sortirai pas.
Donnez moi vingt soufflets, c'est ce que je demande :
Choisissez quelle joue il vous plaît que je tende :
Me voilà prête à tout, hors à me séparer
D'une pauvre brebis qu'un loup veut dévorer.
Eh, Monsieur, rappellez votre tendresse extrême,
Et laissez-moi...

LEARQUE.

Demeure, & laisse-moi, toi-même.
Quelque insolent discours que j'en aye essuyé,
Je vous la rends. Tantôt vous m'en avez prié,
Mais à condition, c'est moi qui vous l'impose,
Que pour l'amour de moi, vous ferez quelque chose.
Esope, qui demain doit être votre époux,
N'est qu'à demi content s'il ne vous tient de vous :
Il vous doit vous venir voir, assuré par moi-même,
Que vous ferez sensible à cet honneur extrême ;
Et qu'en fille bien née, & qui sait son devoir,
Vous aurez du plaisir à le bien recevoir.
Faites-moi dire vrai : le voilà qui s'avance.

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE ; EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

MA fille vous attend avec impatience,
Monsieur. Suis-moi, Doris, & laissons-les tous deux
Exprimer leur tendresse, & parler de leurs feux.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE.

Ils font une petite ſcene muette, & ſont une eſpace de temps ſans ſe parler.

ESOPE.

BEauté, qui dans mon cœur lancez plus d'une fleche,
La converſation me paroît un peu ſeche.
On dit que les amans, pour ne ſe rien céler,
Au défaut de la voix ont les yeux pour parler :
Et nous, pour éviter le chemin ordinaire,
Nous nous faiſons entendre à force de nous taire.
Honorez, s'il ſe peut, objet charmant & doux,
D'un regard plus benin votre futur époux.
Tel que vous me voyez, trente beautés me briguent ;
Elles n'ont point d'attraits qu'elles ne me prodiguent ;
Pour tout autre que vous j'ai le cœur engourdi,
Et vous me préférez un petit étourdi..,

EUPHROSINE.

S'il étoit devant vous, ce que ſon air inſpire,
Sans doute ſuffiroit pour vous faire dédire.

ESOPE.

Un petit fat.

EUPHROSINE.

Monſieur....

ESOPE.

Un petit freluquet,
De qui tout le mérite eſt un peu de caquet.

EUPHROSINE.

Je vais pour repouſſer l'affront que vous lui faites,
Le peindre tel qu'il eſt, & vous tel que vous êtes.
Vous me direz après qui doit plaire à mes yeux.

ESOPE.

Non, naturellement je ſuis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne ſe fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'eſt pas un malheur que vous avez à craindre.
Si l'on vous avoit peint, vous verriez d'un coup d'œil
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ESOPE, *bas.*

La petite friponne a des raiſons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne ſont pas trop méchantes,
Voyons ſi de ſon ſexe on aime conſtamment.
Vous me préférez donc votre inſipide amant ?
Votre colifichet plein de fard & de gomme ;
Qui pour toutes vertus eſt un beau petit homme ;
Et qui bornant ſes ſoins à s'orner le dehors,

A l'esprit mal bâti, plus que je n'ai le corps.

EUPHROSINE.

Par la derniere fois, épargnez ce que j'aime ;
Ce que vous offensez, m'est plus cher que moi-même :
Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en sai de plus piquans qui vous conviendront mieux :
Un si juste courroux n'aura point de limites.

ESOPE.

Parlons net. L'aimez vous autant que vous le dites ?

EUPHROSINE.

Si je l'aime !

ESOPE.

Ecoutez, l'hymen dure long-tems,
Quand il fait un heureux, il fait vingt mécontens.
Vous êtes dans un âge où le cœur foible & tendre,
Par un objet qui plaît est facile à surprendre ;
Mais quand c'est pour toujours qu'on se doit engager,
L'exemple que voici doit y faire songer.

L'ALLOUETTE ET LE PAPILLON.

AUtrefois une Allouette,
Qu'aimoit un riche Coucou,
Epousa par amourette
Un fort beau Papillon qui n'avoit pas un sou.
Outre beaucoup d'indigence
Il avoit tant d'inconstance,
Qu'il muguttoit les fleurs, & les poussoit à bout.
Rien ne pouvoit fixer ni ses vœux, ni sa flamme ;
Cependant sa pauvre femme
Avoit disette de tout.
Elle connut bientôt, quoique trop tard pour elle,
Que lorsqu'on veut s'unir pour jusques au tombeau,
Un Epoux inconstant & beau
N'en vaut pas un laid & fidelle.
Dans l'âge où me voilà, je ne suis pas si fou,
Que je ne sache bien que je suis le Coucou :
Je suis laid ; mais enfin, je suis une figure
Qui me venge du tort que m'a fait la nature ;
Et quoique mon rival vous promette aujourd'hui,
Vous serez plus heureuse avec moi qu'avec lui.
Pesez ce que je dis, sans aigreur ni rancune.

EUPHROSINE.

Il est vrai qu'avec vous j'aurois plus de fortune :
Mais lorsqu'à l'amour seul un cœur est destiné,
Quand il a ce qu'il aime, est-il infortuné ?
Ne désunissez point deux cœurs faits l'un pour l'autre :
Il est d'autres objets bien plus dignes du vôtre :
La grandeur que je fuis sera plus de leur goût ;

Et mon cher Agenor me tiendra lieu de tout.
Je mourrois de douleur s'il m'étoit infidele;
Mais pour le devenir il a l'ame trop belle :
Le plus grand des chagrins que nous puissions avoir.
C'est d'être l'un & l'autre un moment sans nous voir.
Vous donnez des leçons que tout le monde admire.
Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire :
De deux jeunes amans ne troublez point la paix ;
Et ne vous signalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaisir aurez-vous de me voir malheureuse ?

ESOPE.

Qu'une fille a d'esprit quand elle est amoureuse !
On ne peut s'exprimer en des termes plus doux.
Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agenor, vous aviez des extases ;
Et l'amour vous aidoit à bien tourner vos phrases.
Monsieur le Gouverneur, que je vais bientôt voir,
Ne balancera point à faire son devoir.
Je vous ai près de lui déjà rendu service ;
Je vous promets encore un aussi bon office.
Vous verrez quel amant vous sera réservé.

EUPHROSINE.

Et moi, qui vous connois pour un fourbe achevé :
Moi qui de votre fraude ai sujet de me plaindre :
Moi, qui ne sais qu'aimer, & qui ne sais point feindre :
Je vous déclare ici qu'Agenor a ma foi ;
Que je suis toute à lui, comme il est tout à moi ;
Que toute la grandeur où le Roi vous appelle,
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidelle ;
Et que si de mon pere on aigrit le courroux,
J'épouserai la mort plus volontiers que vous.
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
Adieu.

ESOPE, *seul.*

Qui le croiroit ? une fille constante !
Quel prodige !

SCENE IV.

M. DOUCET, ESOPE.

M. DOUCET.

MOnsieur, sur un avis certain,
Que vous devez ici vous marier demain ;
Je viens vous supplier de m'accorder la grace,
D'empêcher de mourir votre future race ;
Et de ressusciter vos ayeux qui sont morts.

ESOPE.

Quoi ! vous faites rentrer les ames dans les corps :
Il faut qu'apparemment vous fachiez la magie.

M. DOUCET.

Non, Monſieur, mais j'excelle en généalogie.
J'ennoblis, en payant, d'opulens roturiers,
Comme de bons marchands, & de gros financiers.
Je leur fais des ayeux de quinze ou ſeize races,
Dont le diable auroit peine à demêler les traces.
L'or, la geule, l'argent, le ſinople & l'azur,
Me font mettre en éclat l'homme le plus obſcur,
L'un ſur ſon écuſſon porte un caſque ſans grille,
Dont le pere autrefois a porté la mandille :
L'autre prend un lambel, en cadet important,
Dont on a vu l'ayeul Gentilhomme exploitant.
Enfin ma renommée expoſée aux ſatyres,
Par tant de roturiers dont j'ai fait des Meſſires,
Pour tenir déſormais des chemins différens,
Je conſacre mon art aux véritables Grands ;
A la vertu guerriere ; à la haute naiſſance ;
Et c'eſt avec plaiſir par vous que je commence.
Le ſang dont vous ſortez trouve ſi peu d'égal...

ESOPE.

Monſieur le blaſonneur vous me connoiſſez mal.
Je ne ſai d'où je ſors ni quel étoit mon pere.

M. DOUCET.

A qui manque d'ayeux j'ai le ſecret d'en faire :
Et pour deux mille écus pour le prix de mon ſoin,
Je vous ferai venir des ayeux de ſi loin,
Aux grandes actions toujours l'ame occupée,
Que la vérité même y ſeroit attrappée.
Jugez de mon ſavoir ; par les ſoins que j'ai pris,
Le fils d'un maréchal eſt devenu Marquis.

ESOPE.

Vous avez, je l'avoue, un talent admirable ;
Mais rien n'eſt beau pour moi qui ne ſoit véritable :
Quand on me croiroit noble à faire du fracas,
Pourrois je me cacher que je ne le ſuis pas ?
Dites.

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicateſſe,
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit Nobleſſe :
Il n'en eſt preſque point, à vous parler ſans fard,
Qui n'ait, pour faire preuve, eu beſoin de mon art.
Je ſai de gros Seigneurs qui ſeroient dans la craſſe,
Sans la reviſion que je fis de leur race,
Où je ſubſtituai, tant mon art eſt divin,
Trois Maréchaux de Camp pour trois marchands de vin.

Si pour votre nobleſſe il vous manque des titres ;
Il faudra recourir à quelques vieilles vitres ;
Où nous ferons entrer d'une adroite façon,
Une déviſe antique avec votre écuſſon.
Vingt douteuſes maiſons qui ſont dans la province,
Pour ſe mettre à l'abri des recherches du Prince,
Avec cette induſtrie ont trouvé le moyen
De prouver leur nobleſſe admirablement bien.
Vous ſerez noble aſſez, ſi vous paroiſſez l'être.

ESOPE.

Et comment, s'il vous plaît, le pourrai-je paroître ?
Ai-je un intérieur qui puiſſe faire voir...

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air noble autant qu'on peut l'avoir.

ESOPE.

A moi ?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille
Montre que vous venez d'une illuſtre famille.

ESOPE.

Il eſt vrai, j'ai l'air Grand ! l'aſpect noble !

M. DOUCET.

Beaucoup.

ESOPE.

Et ma taille ? Tenez, voyez moi plus d'un coup :
Comment la trouvez-vous ? Parlez avec franchiſe.

M. DOUCET.

Petite, mais bien faite.

ESOPE.

Et ma boſſe ?

M. DOUCET.

Bien priſe :
Et qui vous ſied ſi bien....

ESOPE.

Il faut en vérité,
Pour tant de flatterie être bien effronté !
Je ſai certaine Fable, où le bon ſens abonde,
Qui vient ſur vous & moi le plus juſte du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

UN oiſeau laid (c'eſt moi) qu'on nomme le Corbeau,
Tenant en ſon bec un fromage,
Un Renard fin (c'eſt vous) pour lui tendre un paneau,
Le ſalue humblement, & lui tient ce langage :
Que vous êtes un bel oiſeau !
Mon Dieu, l'agréable plumage !
Je crois que votre ramage
Eſt pour le moins auſſi beau ;
Et qu'on ne ſauroit voir un plus parfait ouvrage.

Si l'on vous entendoit frédonner quelques airs
On enverroit l'Aîgle paitre ;
Et les habitans des airs
Vous accepteroient pour maître.
Le crédule Corbeau qui ſe laiſſe entêter ,
A la tentation facilement ſuccombe :
Il ouvre le bec pour chanter ,
Et d'abord le fromage tombe.
Pendant qu'il en ſoupire, & de rage & d'ennui ,
L'autre gobe la proie , & ſe moque de lui.
Voilà comme à peu près, en marchant ſur ſa piſte.
Feroit à mon égard le Généalogiſte ,
Si de ſa flatterie il m'avoit infecté ;
Et que de ſon venin mon cœur fût empeſté.
Je dis ce mot exprès : car il n'eſt point de peſte
Qui ſoit plus dangereuſe, & qui ſoit plus funeſte
Que l'appas decevant , le poiſon ſéducteur ,
Que répand chaque jour la bouche d'un flatteur.

M. DOUCET.

Il eſt vrai qu'un flatteur eſt un monſtre effroyable.

ESOPE.

Hé pourquoi l'es tu donc, adulateur au diable ?
Pourquoi ? Di.

M. DOUCET.

Je le ſuis , à mon corps défendant :
Si je ne l'étois pas , je ſerois imprudent :
C'eſt par ce ſeul endroit que les Grands s'amadouent :
Ils ne ſouffrent près d'eux que des gens qui les louent :
Ils veulent qu'on appelle, & n'en ſont point confus ,
Leurs défauts , qualités , & leurs vices , vertus :
A qui veut s'avancer c'eſt la plus ſure route ;
Puiſque c'eſt leur plaiſir ; qu'eſt-ce que cela coûte ?
Et quand ils ont des mets ſuivant leurs appétits ,
Qui doit-on en blamer des Grands ou des petits ?

ESOPE.

S'il n'étoit des flatteurs , que le diable fait naître ,
Les Grands qui ſont flattés ſe paſſeroient de l'être :
Et faute d'encenſeurs pour les défauts qu'ils ont ,
Ils s'accoutumeroient à ſe voir tels qu'ils ſont
Ils verroient bien ſouvent par leur eſprit aride,
Qu'un noble ſans ſcience eſt un cheval ſans bride ,
Qui n'étant retenu ni par mors ni par frein ,
S'abandonne à ſa fougue & prend un mauvais train.
Mais pour empoiſonner un jeune gentilhomme
Que divertit la chaſſe , & que l'étude aſſomme ,
On lui met dans l'eſprit que rien n'eſt ſi galant
Que l'innocent plaiſir de tirer en volant :
Que d'un Noble effectif c'eſt la pente ſecrete :

Que c'eſt pour les pédans que la ſcience eſt faite ;
Et pour toutes vertus, par la ſuite des ans
Il chaſſe, il boit, il joue & bat des payſans.
Ce Noble, enſéveli dans un fond de province,
A charge à ſa patrie, inutile à ſon Prince,
Sans l'état malheureux où les flatteurs l'ont mis,
Feroit grace aux perdreaux, & peur aux ennemis.
Par une indignité, qu'on peut nommer atroce,
Vous m'avez flatté, moi, juſqu'à louer ma boſſe :
Il faut être Corbeau pour donner là-dedans.

M. DOUCET.

J'ai cru que vous aviez la foibleſſe des Grands.
J'en ſai de contrefaits bien plus que vous ne l'êtes,
Que je vois applaudir ſur leurs tailles bien faites.
Vingt petits près d'un Grand ſont vingt approbateurs.

ESOPE.

Moi qui ne flatte point, & qui hais les flatteurs,
J'ai, pour vous obliger, un ſervice à vous rendre.

M. DOUCET.

Oh...

ESOPE.

Je vous avertis que vous vous ferez pendre.

M. DOUCET.

Moi, Monſieur ?

ESOPE.

Oui, vous-même : en propre original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde, & ne fais point de mal.

ESOPE.

Ces blaſons frauduleux, ajoutés à des vitres,
Contre les droits du Roi ſont autant de faux titres ;
Et l'intervalle eſt bref de fauſſaire à pendu.

M. DOUCET.

Monſieur, peut-être ailleurs êtes-vous attendu :
Je ne vous retiens point, c'eſt aſſez que j'obtienne...

ESOPE.

Non, mais vous craignez, vous, que je ne vous retienne.

M. DOUCET.

Si vous ſaviez, Monſieur, juſqu'à quel point je ſuis...

ESOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.

SCENE V.

AMINTE, ESOPE.

AMINTE.

Monſieur, vous voyez une mere

A qui l'on fait ſouffrir une douleur amere
Je ne ſaurois parler, tant je ſuis hors de moi.
De grace, vengez-moi, mon cher Monſieur.

ESOPE.

De quoi?
Qu'eſt-ce qu'on vous a fait? expliquez vous.

AMINTE.

Je n'oſe.

ESOPE.

A-t-on pris votre bien?

AMINTE.

Ce ſeroit peu de choſe.
Le bien n'eſt pas d'un prix à cauſer ma douleur.

ESOPE.

A-t-on furtivement attaqué votre honneur?
Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, & cela doit ſuffire.
C'eſt vous en dire trop, que de n'oſer rien dire.

ESOPE.

J'ai l'eſprit un peu dur, parlez-moi ſans façon.

AMINTE.

Lorſque l'on ſe marie, à quoi s'amuſe-t-on?
Je n'avois pour tout fruit de la foi conjugale,
Qu'une fille, mais belle à n'avoir point d'égale:
Elle étoit à quinze ans l'objet de mille vœux.
Que c'eſt pour une fille un âge dangereux!
La mienne d'un jeune homme éperdûment aimée,
A l'aimer à ſon tour s'étant accoutumée,
Quelques ſoins qu'on eût pris de la bien élever,
A conſenti ſans peine à ſe faire enlever.
Dépêchez un Prévôt avec tout ſon cortege,
Déjà le raviſſeur a peut-être... Que ſais-je!
Ils s'aiment tendrement, ils ſont ſeuls, ſans témoins.
Je tremble.

ESOPE.

A dire vrai, l'on trembleroit à moins,
Mais parlons de ſang froid. Votre fille enlevée.
Eſt-ce une vérité qu'on vous ait bien prouvée?
Il me ſeroit fecheux d'agir en étourdi.

AMINTE.

Je ſuis ſure, Monſieur, de ce que je vous dis.
Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême?

ESOPE.

Il eſt bon, s'il vous plaît, que j'en ſois sûr moi-même.
Qui l'a vue enlever? Où l'a-t-on priſe? Quand?

AMINTE.

Je n'en ai qu'un témoin, mais il eſt convaincant:

On ne peut contre lui donner aucun reproche.
Pour l'avoir toujours prêt, je le porte en ma poche.
Voyez, par ce billet que je mets dans vos mains,
Si j'ai lieu de douter du malheur que je crains.
Lisez.

ESOPE, *lit.*

Je suis aimé, & j'aime,
C'est je crois vous en dire assez :
Personne mieux que vous ne connoit par soi-même,
Ce que c'est que deux cœurs que l'amour a blessés,
Trois fois de vos amans épousant la fortune,
Vous les avez suivis en tous lieux, à leur choix :
Et qui s'est, comme vous, fait enlever trois fois,
Doit bien me le pardonner une.

Diantre !

AMINTE.

Hé bien, ce billet parle-t-il clairement ?
Etes-vous éclairci de la chose ?

ESOPE.

Oui vraiment.
Je trouve ce billet assez intelligible.

AMINTE.

A ma juste douleur soyez donc plus sensible.

ESOPE.

Vous contre votre fille ayez moins de courroux :
Elle n'est point coupable.

AMINTE.

Elle ?

ESOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc ?

ESOPE.

Vous.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

L'Ecreviſſe une fois s'étant mis dans la tête
Que ſa fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut ſur le champ cette réponſe honnête :
Ma mere, nous nous reſſemblons.
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez :
Allez droit ſi vous pouvez,
Je tâcherai de vous ſuivre.
Que pouvoit l'Ecreviſſe oppoſer à cela ?
Ce qui touche une fille eſt la mere qu'elle a.
Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous âges,
Qui veulent comme vous, que leurs filles ſoient ſages,

Et qui dans les plaiſirs donnant juſqu'à l'excès,
Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais ?
L'exmple d'une mere, en qui la vertu brille,
Eſt la grande leçon dont profite une fille.
Qu'eſt-ce qu'a fait la vôtre, en fuyant la vertu,
Que ſuivre le chemin que vous avez battu ?
Si vous l'euſſiez guidée en une bonne voie,
Elle vous y ſuivroit avec bien plus de joie.
Auſſi loin de vous plaindre, & de vous appuyer,
C'eſt vous que de ſon crime on devroit châtier :
On ne ſauroit cauſer de douleurs aſſez amples,
A qui perd ſes enfans par de mauvais exemples.

AMINTE.

Et qui prend dans ſort plus d'intérêt que moi ?
Le danger qu'elle court me cauſe tant d'effroi,
Que je ſouhaiterois avec un zele extrême,
Au péril de mes jours l'en retirer moi-même.
La friponne ! A ſon âge en ſavoir déjà tant !

ESOPE.

Quand on eſt fils de Maître on eſt bientôt ſavant.
Pouvez-vous dites-moi, la blâmer d'aucun vice,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'écreviſſe ?

AMINTE.

J'ai pu la marier, & ne l'ai pas voulu.

ESOPE.

Vous euſſiez bien mieux fait. Elle eût bien mieux valu.
Ses deſirs ſatisfaits n'auroient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne ſongez pas que je ſerois grand'mere.
Je ne le cele point, je mourrois de dépit
Si quelqu'un m'appelloit de ce nom décrepit.
Grand'mere ! Moi, bons Dieux, que perſonne n'accuſe
D'avoir ſur le viſage aucun appas qui s'uſe !
Moi ; qui, graces au Ciel, ai le teint auſſi frais,
Auſſi beau....

ESOPE.

Je crois bien, vous le faites exprès :
Dans ce qu'on voit de vous, rien ne s'offre du vôtre,
Et votre vrai viſage eſt caché ſous un autre.
La belle inſtruction que votre fille avoit !
Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
Mere qui met du fard pour paroître plus belle,
Mérite aſſurément une fille comme elle.
Voilà tous le ſecours que vous aurez de moi.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs, j'irai me plaindre au Roi.
Il verra mon placet, & ſa juſtice extrême...

ESOPE.

Je vais, ſi vous voulez, vous le dicter moi-même.
Sire, Dame... vous même y mettrez votre nom.
Vous remontre humblement, que tant qu'elle fut belle
Elle fut à l'amour ſi ſoumiſe & fidele,
Que jamais à ſon ordre elle ne diſoit non.
Que de ces heureux tems l'ame encor toute pleine,
Plus elle eut de plaiſir, plus elle aura de peine
A renoncer ſi-tôt à des charmes ſi doux,
Qu'avant que de ſon ſort le triſte cours s'acheve,
Il vous plaiſe ordonner à quelqu'un qu'il l'enleve.
Elle continuera ſes prieres pour vous.
Vous n'avez, que je crois, autre choſe à lui dire?
Si vous le ſouhaitez, je m'en vais vous l'écrire.
Voyez.

AMINTE.

Adieu, Monſieur, dans mon juſte courroux
J'aurai plus de raiſon de Créſus, que de vous.

ESOPE, *ſeul.*

Que de femmes comme elle, injuſtement ſe flattent
Et... mais du Gouverneur les enfans s'entrebattent.
Ecoutons le ſujet de leurs petits débats.

SCENE VI.

AGATON, *petit Garçon fort beau.* CLEONICE, *petite Fille fort laide.* ESOPE.

AGATON.

OUi, je le veux avoir.

CLEONICE.

Non, vous ne l'aurez pas.

AGATON.

Si de notre querelle on apprend quelque choſe,
Nous aurons le fouet, & vous en ſerez cauſe.

CLEONICE.

N'importe.

ESOPE.

Qu'avez-vous, les beaux enfans?

AGATON.

Monſieur,
C'eſt ce petit miroir que veut avoir ma ſœur.
Dès que j'ai quelque choſe, elle en eſt envieuſe:
Si je la contredis, elle fait la pleureuſe:
Et lorſqu'on nous entend, je ſuis ſi malheureux,
Qu'ayant tort elle ſeule, on nous fouette tous deux.
N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que cela n'eſt pas juſte?

CLEONICE.

Monſieur, ſi vous ſaviez comme il me tarabuſte!

Il eſt malicieux comme un petit dragon ;
Il ne me laiſſe rien de ce que j'ai de bon.
Le miroir qu'il a pris, dont la glace eſt ſi belle,
Eſt à moi ſeule.

AGATON.

A vous ? Non pas, Mademoiſelle,
S'il vous plaît.

CLEONICE.

A qui donc ?

AGATON.

C'eſt à nous deux qu'il eſt.

CLEONICE.

Vous me pardonnerez vous-même, s'il vous plaît.
Dès quand j'étois enfant, ma ſœur me le conſerve ;
Et c'eſt elle aujourd'hui, qui veut que je m'en ſerve.

AGATON.

Elle m'a dit, à moi pendant notre diné,
Que c'étoit à nous deux qu'elle l'avoit donné,
Je m'y veux mirer.

CLEONICE.

Vous ? Vraiment je vous admire !
Il n'eſt rien de ſi beau qu'un garçon qui ſe mire.
Fi !

AGATON.

Pourquoi fi ?

CLEONICE.

Pourquoi ? Fi, vous dis-je.

AGATON.

Pourtant ;
On dit que mon viſage eſt aſſez ragoutant
Si je vous reſſemblois, & que je me miraſſe ;
Quand je me ſerois vu je caſſerois la glace.

CLEONICE.

Vous croyez donc, mon frere ; avoir beaucoup d'appas ?

AGATON.

Et pourquoi, s'il eſt vrai, ne le croirai-je pas ?

CLEONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite vérole !
Tenez, ma grande Sœur, me garde une piſtole
Pour avoir du ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je ſerois joyeuſe.

AGATON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bienheureuſe.

CLEONICE.

Ne vous ai-je pas dit que c'étoit un dragon ?
Si je ne ſuis pas belle, eſt-ce ma faute ?

ESOPE. Non

Je vous trouve tous deux un charmant petit couple.
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'esprit plus souple :
Aimer bien votre frere : & vous, bien votre sœur.
Me le promettez-vous mes enfans ?

AGATON & CLEONICE.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

Ecoutez bien tout deux ce que je vais vous dire.
Il faut que fort souvent ce beau garçon se mire :
Mais plus dans le miroir il se verra d'appas,
Plus il doit prendre garde à ne les salir pas :
Des Dieux qui l'ont fait naître il gâteroit l'image :
Il faut, quand on est beau, qu'on soit encor plus sage.
Entendez-vous, mon fils ?

AGATON.

Oui, Monsieur, j'entens bien.
Je vous rends grace.

ESOPE.

Et vous, (car je ne cele rien.)
Vous, pour qui la nature a paru plus cruelle,
Mirez-vous : mais pour voir que vous n'êtes pas belle.
Si vous manquez d'attraits pour plaire & pour charmer,
Amassez des vertus qui vous fassent aimer ;
Et par une conduite exempte de murmure,
Réparez la rigueur dont usa la nature.
Beaucoup de modestie, & beaucoup de bonté
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
Souvenez-vous en bien, ma petite mignone.

CLEONICE.

Oui, Monsieur. Grace au Ciel, j'ai la mémoire bonne.

UNE VOIX, *de derriere le Théâtre.*

Agaton ! Cléonice !

AGATON.

On nous appelle.

CLEONICE.

Hé bien ?
Nous ferons querellés.

AGATON.

Querellés ? ce n'est rien.
Nous craignons, vous & moi, quelque chose de pire.

ESOPE.

Pour vous sauver de tout, je vais vous reconduire :
Et si la gouvernante ose nous raisonner,
Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

Fin du troisieme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, DORIS.

DORIS.

N'Allez pas ſottement, pardonnez-moi ce terme,
(Mais dans votre deſſein je vous trouve ſi ferme,
J'apprehende ſi fort quelque coup de travers,
Que je ne prens pas garde aux mots dont je me ſers.
N'allez pas irriter la douleur d'Euphroſine.

AGENOR.

Quoi ! ſon pere me perd : Eſope m'aſſaſſine :
A me percer le cœur je les vois diſpoſés ;
Et pendant ce tems-là j'aurai les bras croiſés ?
Je veux bien me contraindre à l'égard de ſon pere,
Conſerver du reſpect juſques dans ma colere ;
Et ſans être emporté, ni paroître brutal,
Montrer qu'il me préfere un indigne rival,
Mais pour Eſope, non. Quoi que j'en puiſſe craindre,
Je ne lui promets pas de pouvoir me contraindre.
Je prétens lui parler ; & s'il en eſt beſoin,
Aller juſqu'à l'inſulte, & peut-être plus loin.
Mon ardeur outragée eſt ce que je conſulte.

DORIS.

Et que peut-on lui faire au delà de l'inſulte ?
Fût-il, plus qu'il ne l'eſt, votre ennemi mortel,
Je vous crois trop bon ſens pour lui faire un appel.
Eſope ſur le pré ſeroit un beau ſpectacle !
Eloignons ſon hymen ; formons y quelque obſtacle ;
C'eſt à quoi maintenant il s'agit de penſer ;
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monſieur le Gouverneur eſt dans ſa gallerie.
Voyez-le, parlez lui ; ſa fille vous en prie.
Il eſt ſeul. Son grand vice eſt d'être un peu têtu ;
Mais vous ne ſerez pas éconduit & battu.
Tâchez à remuer ſes entrailles de pere :
S'il ne rompt cet hymen, faites qu'il le differe.
J'aurois, ſi j'étois homme, ou du moins je le croi,
Plus de virilité que je ne vous en voi.
Courez. Quand le temps preſſe il eſt bon qu'on galope.
Allez le voir.

AGENOR.

J'y vais ; & de-là voir Eſope.
Pour peu qu'il ſoit contraire à mes intentions,
Je ſens à le bruſquer des diſpoſitions.

Je ſais tout ce qu'il eſt, & tout ce qu'il peut être,
Mais de mon déſeſpoir je ne ſuis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous...

AGENOR.

Je ferai tout ce que je te dis.

DORIS.

Et, mon Dieu, croyez-moi; point de coup d'étourdi.
De quoi ſert la raiſon, à moins qu'on ne raiſonne.
Je vois venir quelqu'un. Songez à vous.

SCENE II.

ALBIONE, DORIS.

ALBIONE.

MA Bonne,
Je viens près d'Euphroſine implorer votre appui:
Bientôt femme d'Eſope, elle peut tout ſur lui.

DORIS.

L'infaillible moyen de tout obtenir d'elle,
C'eſt de lui bien vanter ſa conquête nouvelle.

ALBIONE.

Eſope m'a mandé de l'attendre en ce lieu,
En ſortant d'avec lui, j'irai la voir.

DORIS.

Adieu.
Je vais la diſpoſer à remplir votre attente.
Eſope vient.

SCENE III.

ESOPE, ALBIONE.

ESOPE.

MAdame, je ſuis votre ſervante
Ce n'eſt point compliment, c'eſt pure vérité.

ALBIONE.

Je vous en garantis autant de mon côté.
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve,
Monſieur.

ESOPE.

Savez-vous, Madame, que je ſuis veuve.

ALBIONE.

Non, vraiment.

ESOPE.

Je le ſuis depuis près de cinq ans,
Et défunt mon mari m'a laiſſé quatre enfans.

ALBIONE.

A voir cet air brillant, & ce riche équipage,

Vous allez convoler en ſecond mariage,
Apparemment? quelqu'un de vos yeux eſt bleſſé?

ALBIONE.

Pardonnez-moi, Monſieur, mon bon tems eſt paſſé.

ESOPE.

Tant pis.

ALBIONE.

La propreté de tout tems fut permiſe;
Et ſi vous me voyez paſſablement bien miſe,
Il ne faut pas, Monſieur, vous en émerveiller:
L'époux dont je ſuis veuve étant mort Conſeiller,
Je ſuis dans un étage à paroître plus grande,
Ou qu'une procureuſe, ou bien qu'une Marchande.
Rien ne m'eſt plus fâcheux que de m'encanailler.

ESOPE.

Et de quel acabit étoit-il Conſeiller;
Etoit-ce en robe longue? en robe courte? en botte?

ALBIONE.

Non, Monſieur, il étoit Conſeiller Gardenotte,

ESOPE.

La peſte! N'eſt-ce pas ce que vulgairement?
On dit Tabellion, ou Notaire autrement?

ALBIONE.

Oui, Monſieur.

ESOPE.

Vertubleu! C'eſt un grade ſublime.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le mettre en eſtime.
Conſeillere à la Cour, Préſidente à Mortier,
Faiſoient moins de fracas que moi dans mon quartier.
Voyant à mon époux une ſomme aſſez groſſe,
Je voulus avoir chaiſe, & puis après carroſſe;
Et tous les chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelés, comme les Ducs & Pairs.
Pour mon appartement, cinq chambres parquetées
A force de miroirs ſembloient être enchantées:
Et ce qui m'en plaiſoit, on n'y pouvoit marcher,
Que l'on ne ſe mirât encore dans le plancher.
Ayant vu par haſard, dont je fus bien contente,
De gros chenets d'argent chez une Préſidente,
Je priai mon mari de m'en donner d'égaux;
Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la foire, où j'eus la hardieſſe,
Voyant un cabinet qu'aimoit une Ducheſſe,
Pendant qu'à marchander elle ſe dépeçoit,
De le prendre à ſa barbe au prix qu'on le laiſſoit.
Pour ne pas abuſer de votre patience,
On parloit en tous lieux de ma magnificence:

Quand pour un inventaire où mon mari courut,
Il s'échauffa ſi fort qu'en trois jours il mourut.

ESOPE.

Avez-vous achevé votre hiſtoire modeſte ?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau, j'en vais dire le reſte.
Mon époux étant mort, ces miroirs, ces chenets,
Ces chevaux, ce carroſſe, & ces beaux cabinets,
Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre :
Je perdis les deux tiers, quand je les fis revendre.
Enfin, pour nous tenir toujours ſur le bon bout,
Je n'ai rien ménagé, j'ai preſque vendu tout :
Si bien que ce matin ayant ſu qu'à des filles
Qui doivent leur naiſſance à d'honnêtes familles,
Créſus donne une dot pour les bien allier ;
Je vous en offre deux prêtes à marier.
J'attends qu'en leur faveur votre bouche prononce.
Voilà ce qui m'amene.

ESOPE.

Et voici ma réponſe.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF.

LA Grenouille dans un pré,
Voyant paître le bœuf conſidere ſa taille ;
Et la trouvant à ſon gré,
S'enfle, ſue, & ſe travaille,
Pour faire aller la ſienne en un même degré.
Sa fille qui la voit faire
Lui remontre ſagement,
Qu'un deſſein ſi téméraire
Va juſqu'à l'aveuglement :
Que l'appas qui la chatouille
Lui cache le péril de ce qu'elle entreprend ;
Et que depuis le bœuf juſques à la Grenouille,
C'eſt un intervalle trop grand :
Mais contre ces raiſons ſon orgueil ſe ſouleve :
A s'enfler encor plus elle applique ſes ſoins :
Fait de ſi grands efforts, qu'à la fin elle creve ;
Et ſa témérité ne méritoit pas moins.
Voilà votre portrait, & celui de bien d'autres,
Qui n'ont pas des raiſons meilleures que les vôtres.
Nous ſommes dans un ſiecle où chacun veut s'enfler.
D'une vanité ſotte on cherche à ſe gonfler.
La femme d'un ſergent ne ſera pas honteuſe,
De porter des habits comme une procureuſe :
Celle du procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler au moins celle de l'avocat :

Celle de l'avocat eſt aſſez téméraire
Pour aller du même air que va la conſeillere,
Celle du conſeiller, par la même raiſon,
Avec la préſidente entre en comparaiſon :
Celle du préſident, fiere de ſa richeſſe,
A des gens à ſa ſuite autant qu'une ducheſſe :
Et je ne vois perſonne en ſa condition,
Qui ne veuille excéder ſa ſituation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos ni treve,
Que comme la grenouille il ne s'enfle, & ne creve.
De-là vient le déſordre & les crimes qu'on voit :
Pour ſoutenir ce faſte, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foi, d'iniquités atroces
Traînent des procureurs qu'on roule en des carroſſes ?
Cet autre dans le ſien, qu'on croit un bon marchand,
En eût-il jamais eu, s'il n'eût été méchant ?
Pour montrer au public, d'une façon galante,
Un libraire étendu dans ſa chaiſe roulante,
Combien, *incognito*, de livres défendus
Dans l'arriere-boutique ont ils été vendus ?
Combien un financier, pour être en équipage,
De zeros criminels remplit-il une page ?
Combien au Parlement d'avocats de grand poids,
Pour aller à grand train vont-ils contre les loix ?
Pour avoir un carroſſe, & que tout y réponde,
Combien un médecin égorge-t-il du monde ?
Et pour ces beaux chenets, ces miroirs, ces chevaux,
Combien feu votre époux a-t-il fait d'actes faux ?

ALBIONE.

D'actes faux ! Juſte Ciel ! quoi d'un corps qu'on renomme...

ESOPE.

Il n'eſt rien de plus beau, qu'un notaire honnête homme :
Mais dans tous les grands corps, on a vu de tout tems
Se gliſſer des fripons parmi d'honnêtes gens ;
Et quand feu votre époux auroit été fauſſaire,
Cela ne doit bleſſer aucun autre notaire.
Si le bien qu'il avoit eût été mieux gagné,
Il en eût ſu le prix, & l'auroit épargné.
Les bienfaits de Créſus ne ſont point pour vos filles,
Ce ſont pour des enfans de meilleures familles,
Que les procès, la guerre, ou d'autres accidens
Ont rendu malheureux, & non pas impudens.
Enfin, je crois ſavoir ce que le Roi deſire ;
Et je n'ai là-deſſus autre choſe à vous dire.
Serviteur.

ALBIONE.

Savez-vous, petit homme tortu,
Qui n'avez l'air, au plus, que d'un ſinge vétu...

ESOPE.

Votre esprit sur ce point peut se donner carriere ;
Je vous offre en laideur une belle matiere :
Mais j'ai cela de bon parmi bien du mauvais,
Que les gens, sans raison, ne m'offensent jamais.
Vous croirez m'insulter, & vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,
Je veux, d'un si sot homme, oublier jusqu'au nom.
Adieu. ESOPE, *seul.*
Je suis défait d'une étrange guenon.
Qu'heureux est le mari dont la femme humble & sage,
Eleve les enfans, & regle le ménage.
Mais qu'il est malheureux, lorsque mal à propos...

SCENE IV.

AGENOR, ESOPE.

AGENOR.

JE vous cherche par-tout pour vous dire deux mots.

ESOPE.

Hé bien, je suis trouvé. Qu'avez-vous à me dire?

AGENOR.

Qu'on me nomme Agenor, & ce mot doit suffire.
Vous m'entendez, je crois?

ESOPE.

Oui, j'entends votre nom.

AGENOR.

Et vous n'entendez pas ce qui m'amene?

ESOPE.

Non.

AGENOR.

Je vais, puisqu'il le faut, tâcher à vous l'apprendre,
Monsieur Esope.

ESOPE.

Et moi tâcher à vous entendre,
Monsieur Agenor.

AGENOR.

J'aime; & vous aimez aussi:
C'est l'unique sujet qui me conduit ici.
Je sai ce que tous deux le Ciel nous a fait naître;
Comme je me connois, songez à vous connoître;
Je prétens d'Euphrosine être le seul captif.

ESOPE.

Moi, je veux abaisser ce ton impératif.
Il vous sied mal. Je veux vous rendre honnête, affable,
Et pour y réussir, vous apprendre une Fable.
Ecoutez bien.

AGENOR.

AGENOR.

De grace évitons ce fatras :
De ſi fades raiſons ne m'accommodent pas.
Je ne me repais point de ces vaines paroles.

ESOPE.

Un jour...

AGENOR.

Encor un coup, point de contes frivoles.
C'eſt un amuſement qui n'eſt bon qu'à des foux.

ESOPE.

Ecoutez celui-ci, je le crois bon pour vous.

AGENOR.

Je vous ai déjà dit, & je vous le répete,
Qu'un prompte réponſe eſt ce que je ſouhaite.
Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agenor.

ESOPE.

Je vous ai répondu, comme je fais encor,
Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,
Qui ſent le fanfaron plus que le gentilhomme :
Et pour vous faire prendre un ton plus adouci.
Je veux vous réciter la Fable que voici.

AGENOR.

Dépêchez donc.

ESOPE.

LE CUISINIER ET LE CIGNE.

UN jour un Cuiſinier inſigne,
Qui buvoit quelquefois un peu plus fort que jeu,
Pour mettre la marmite au feu,
Penſant tuer une Oye, alloit tuer un Cigne.
On ne s'eſt jamais vu dans un danger plus grand ;
Déjà le bras levé s'apprêtoit à deſcendre ;
Quand l'oiſeau lui fait entendre
Une voix qui le ſurprend :
Jamais aux bords du Méandre,
Aucun Cigne en expirant,
N'a célébré ſa mort d'une façon plus tendre.
Ses chants ne furent pas vains :
Malgré l'humeur aſſaſſine
De l'écuyer de cuiſine,
Le fer lui tomba des mains.
Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage ;
Je vous méconnoiſſois, ſi vous n'euſſiez chanté
Ainſi la douceur du langage
Eſt, dans l'occaſion, de grande utilité :
Il ſemble que le Ciel en ait fait l'appanage
Des perſonnes de qualité ;
Et dans un grand Seigneur, de la brutalité
Marque une nobleſſe ſauvage.

C'eſt à vous maintenant à vous faire raiſon :
Il faut être le Cigne, ou bien être l'Oyſon.
Choiſiſſez.

AGENOR.

C'eſt un choix qui n'eſt pas difficile :
Je n'ai jamais reçu de leçon plus utile ;
Et pour vous faire voir que j'en veux profiter,
Je vous prie un moment de vouloir m'écouter.
J'aime depuis deux ans, d'une ardeur tendre & pure,
Ce qu'ont fait de plus beau le Ciel & la Nature :
Vous ſavez s'il eſt vrai, vous qui dans un ſeul jour
Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
Si dans ſi peu de tems votre amour eſt extrême,
Quel doit-être le mien ? Jugez en par vous-même ;
Et s'il faut n'aimer plus, dites, de bonne foi
Quel eſt le plus à plaindre, ou de vous, ou de moi ?
La raiſon ſur vos ſens garde un ſi grand empire
Que d'abord qu'elle parle ils n'oſent la dédire
Et pour m'oſer flatter d'un ſi puiſſant effort
Ma raiſon eſt trop foible, & mon amour trop fort ;
Par-tout où vous paſſez vous répandez des graces :
Les cœurs de tout le peuple accompagnent vos traces :
Faut-il que deux amans ſoient les ſeuls entre tous
Qui refuſent leurs voix aux vœux qu'on fait pour vous ?
Faites-vous un effort dont vous ſeul êtes digne :
Faites...

ESOPE.

Voilà parler en véritable Cigne.
Voilà dans ſon malheur ſe plaindre noblement.
Certes, je ſuis fâché d'aimer ſi fortement :
Je ſens je ne ſai quoi me reprocher dans l'ame
Que j'ai tort de troubler une ſi belle flamme ;
Mais enfin, je ſuis homme, & quoique mal bâti,
Je ſens ce qu'en ma place un autre auroit ſenti.
L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
N'a de plus que le mien qu'une plus vieille datte ;
Et puiſqu'il faut, ſans fard, nous expliquer ici,
Ce que vous ne pouvez, je ne le puis auſſi.
J'en ſuis fâché.

AGENOR.

Monſieur, ſongez, je vous ſupplie,
A l'effort que je fais lorſque je m'humilie.
Mon cœur qui juſqu'ici n'avoit jamais rampé...

ESOPE.

Vous allez faire l'oye, ou je ſuis bien trompé.

AGENOR.

J'ai peur de faire pis, dans mon déſordre extrême,
Si vous vous obſtinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'eſt bien plus aiſé de renoncer au jour,

Qu'à l'adorable objet pour qui j'ai tant d'amour.
Après une si juste & si douce espérance...

ESOPE.

Et savez-vous aimer avec persévérance ?
Peut-être que l'amour, que vous croyez constant,
Est de ces feux folets qu'on ne voit qu'un instant.
Vos tranquilles desirs ne trouvant plus d'amorce,
Le feu dont vous brûlez perdra toute sa force;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'est guere d'amour que l'hymen n'assassine.

AGENOR.

Moi, je pourrois cesser d'adorer Euphrosine !
Si l'hymen de ma flamme interrompoit le cours
J'y voudrois renoncer pour l'adorer toujours.
Non, non, sur mon amour le tems n'a point d'empire:
Mon sort est d'en avoir jusqu'à ce que j'expire:
Et si dans le tombeau tout ne finissoit pas,
J'aimerois Euphrosine au-delà du trépas.
Il n'est rien qu'à ma flamme aisément je n'immole.

ESOPE.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGENOR.

Si l'on m'en voit manquer, que le Ciel en courroux
Puisse lancer sur moi ses plus rigoureux coups:
Et pour faire un serment, dont je frémis moi-même.
Je consens que jamais Euphrosine ne m'aime.
Mon amour, pour changer, a fait un trop beau choix.

ESOPE.

Adieu : Nous nous verrons encor une autre fois.
Quelqu'un vient.

AGENOR.

Ciel ! Je sors : mais plein d'inquiétude :
Je ne puis demeurer dans cette incertitude :
Et quel que soit mon sort, dans une heure d'ici
Je me rendrai chez vous pour en être éclairci.

SCENE V.

M. FURET, ESOPE.

M. FURET.

JE viens de vos bontés implorer une grace,
Monsieur.

ESOPE.

Qu'est-ce? Parlez. Que faut-il que je fasse?

M. FURET.

Créſus dans son Royaume a fort peu de Sujets,
A qui, sans vanité, soient mieux dus ses bienfaits.

ESOPE.

Qu'avez vous fait pour lui ? Voyons ; je rends justice.

M. FURET.

On ne peut faire plus pour lui rendre service.
Si les sujets du Roi m'avoient tous ressemblé
Jamais aucun Etat n'eût été mieux peuplé :
Ses voisins trembleroient ; & pour de foibles sommes,
Il auroit toujours prêt quatre ou cinq cens mille hommes.
J'ai quatorze garçons, tous aussi grands que moi,
Et qui sont tous quatorze au service du Roi.
Assez brave autrefois, & ma femme assez belle,
Nous voulumes au Roi témoigner notre zele :
Pour bien faire ma cour je ne ménageai rien ;
Et ma femme eut un zele aussi grand que le mien.
Nous montrer bons sujets étoit notre délice.

ESOPE.

Quatorze enfans !

M. FURET.

Quatorze.

ESOPE.

Et tous dans le service ?
Jamais envers l'Etat on n'en a mieux usé
Il faut que vous soyez un gentilhomme aisé :
Tant d'enfans au service ont besoin d'une somme
Qui doit faire suer le plus gros gentilhomme.

M. FURET.

Monsieur, je ne suis pas Gentilhomme.

ESOPE.

Tant mieux :
Je n'en connois aucun qui soit pécunieux.
La noblesse & l'argent sont brouillés, ce me semble,
A ne pouvoir jamais se bien remettre ensemble.
Qu'êtes-vous ?

M. FURET.

J'ai l'honneur d'être un vieil officier.

ESOPE.

Vous vous nommez ?

M. FURET.

Furet.

ESOPE.

Et vous êtes ?

M. FURET. Huissier.

Pour le repos de l'ame il n'est que cet office.

ESOPE.

Huissier ! Et vous avez tant d'enfans au service,
Vous vous moquez. Portez vos mensonges ailleurs.

M. FURET.

J'en ai fait sept huissiers, & quatre procureurs ;

Un, qui de la patrouille eſt l'archer le plus brave;
Un contrôleur d'exploits; & l'autre rat-de-cave.
Onze & trois font quatorze, en tout pays, je croi.

ESOPE.

Ils font belle figure au ſervice du Roi!
Au diable vos enfans, tant ils m'ont fait de peine:
Je croyois que le moindre étoit un capitaine;
Et je trouve, en mon compte, une ſi grande erreur!
Que le plus honnête homme à peine eſt procureur.
Le bel honneur au Roi d'avoir à ſon ſervice.
Le précis, l'elixir de toute la malice.

M. FURET.

Créſus, dont j'ai ſur moi la déclaration,
Quand on a douze enfans, donne une penſion:
J'en ai quatorze, & tous d'une tige feconde.

ESOPE.

C'en eſt trop des trois quarts, pour le repos du monde.
Il eſt vrai que Créſus, juſte en toutes ſes loix,
Pour ſe faire des bras qui ſoutiennent ſes droits,
Veut que de ſes bienfaits on honore les peres:
Mais le cas, à mon ſens, ne vous regarde gueres.
Avoir beaucoup d'enfans, pour marcher ſur vos pas,
C'eſt donner à l'état des mains, & non des bras,
Je ne vois là pour vous nulle choſe à prétendre:
Le Roi ne donne rien à qui ſait ſi bien prendre.

M. FURET.

J'ai fait quatorze enfants ſur la foi des édits:
Pour le bien de l'état, j'ai la goute.

ESOPE.

Tant-pis.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

UN jour les Colombes craintes
Sachant que le Vautour vouloit ſe marier;
Se mirent ſi fort à crier,
Que le vent, juſqu'au Ciel, porta leurs voix plaintives.
Si lui ſeul nous déſole, & nous mange aujourd'hui,
Diſoit, en ſon langage une Colombe habile;
Quel lieu nous ſervira d'aſyle
Contre un nombre d'enfans auſſi méchans que lui?
S'il ſuffit d'un huiſſier, pour vuider une bourſe,
Qui pourra contre ſept, avoir quelque reſſource?
Croyez-moi, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été fécond:
C'eſt un malheur public qu'un huiſſier ſi fertile.
Loin qu'au bien de l'Etat votre hymen ſoit utile,
De quantité de gens le ſort ſeroit plus doux,
Si jadis votre mere eût avorté de vous.

Je fais profession d'être franc & sincere.
Vous le voyez.

M. FURET.

Monsieur, si c'étoit à refaire ;
Créſus, tout Roi qu'il eſt, auroit tort aujourd'hui,
S'il attendoit de moi ce que j'ai fait pour lui.
Il s'en manque beaucoup, quoique ſujet fidele ;
Que pour peupler l'Etat je n'aye un ſi grand zele.
Quand de quatorze enfans on me doit la façon,
Un droit ſi bien acquis devient une chanſon.
Si j'avois préſumé travailler ſans ſalaire,
Douze que j'ai de trop ſeroient encor à faire ;
Et je vous réponds bien que s'ils n'étoient pas faits,
Ils ſeroient en danger de ne l'être jamais.
Adieu.

ESOPE, *ſeul.*

Monſieur Furet s'en va l'ame offenſée,
De ſa fécondité ſi mal récompenſée :
Mais l'argent de Créſus ſeroit mal employé,
Si de cette beſogne il étoit mieux payé.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

DOris, tu me fais faire une étrange figure :
Ma raiſon y répugne, & mon cœur en murmure.
Quoi, tu veux que d'Eſope implorant la bonté,
Lui qui m'eſt odieux, lui que j'ai maltraité ;
Tu veux, dis-je,...

DORIS.

Qui, moi ? je ne veux rien, Madame.
Je conſens volontiers que vous ſoyez ſa femme ;
Et que demain, ſans faute il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Lui, Doris ? Ah plutôt.

DORIS.

Tout eſt prêt pour demain :
Parens, amis, feſtin : Et Monſieur votre pere
Appréhende ſi fort qu'Eſope ne differe,
Que ſi hâter la choſe étoit en ſon pouvoir,
Ce qu'il fera demain, il le feroit ce ſoir.
J'ai rêvé, conſulté, déployé tout mon zele,

Donné la queſtion à ma pauvre cervelle,
Et je n'ai point trouvé de remede plus prompt
Qui pût de cet hymen vous épargner l'affront.
Il faut abſolument voir Eſope vous-même :
Pour vous tout accorder, il ſuffit qu'il vous aime.
Je ne vois que lui ſeul dont on puiſſe eſpérer
D'adoucir votre peine, ou de la différer.
Dites-lui qu'un ſeul jour eſt un trop foible eſpace
Pour chaſſer Agenor, & le mettre en ſa place :
Et demandez du tems pour vous accoutumer
A le voir, à l'entendre, & peut-être à l'aimer.
S'il vous en veut donner la grace eſt aſſez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à lui, ſi j'obtiens ma demande.
S'il m'accorde du tems, prens-tu garde à cela ?
Je deviens ſa conquête au bout de ce tems-là.
La crainte que j'en ai me rend toute interdite.

DORIS.

N'euſſiez-vous d'autre eſpoir que dans la mort ſubite :
Outre qu'on voit ſouvent d'heureux coups du haſard.
Vous deviendrez ſa femme au moins un peu plus tard.
C'eſt quelque choſe.

EUPHROSINE.

Hélas ! que cet eſpoir eſt fade ?

DORIS.

S'il étoit ſeulement ſi peu que rien malade !
J'ai comme vous ſavez, un habile couſin,
Homme de conſcience, & ſavant médecin
Qui l'enverroit bien-tôt *ad patres*.

EUPHROSINE.

Quelle attente !

DORIS.

Je fais ce que je puis, j'imagine, j'invente ;
Je promene par-tout mon eſprit & mes yeux :
En un mot comme en cent, je ne puis faire mieux.
Et pour tout dire, enfin, je fais plus, ce me ſemble,
Qu'Agenor, ni que vous, ni que tous deux enſemble.
Pour ſortir d'un tel pas on ſe démene encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je faſſe, & que faſſe Agenor.
Nous mettons tout en œuvre, & tout nous eſt contraire :
Agenor eſt encor aux genoux de mon pere ;
Et pendant que peut-être, on mépriſe ſes vœux,
Je viens chercher Eſope, & fais ce que tu veux.
Tu fais beaucoup pour nous, je le ſai bien.

DORIS.

J'enrage,
Je voudrois de bon cœur faire encor davantage :
J'ai du zele de reſte, il me faudroit du tems.

EUPHROSINE.

Celui que je viens voir sait-il que je l'attens ?

DORIS.

Oui, Madame, il le sait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il vîte ?
Du chagrin que j'aurai je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens à sa porte attendoient à le voir :
Mais pour tarder long tems il sait trop son devoir ;
Et dans l'empressement de dire qu'il vous aime...
Tenez, je crois l'entendre. En effet c'est lui-même.

SCENE II.

ESOPE, EUPRHOSINE, DORIS.

ESOPE.

JE viens vous faire excuse, & vous crier merci,
De ce que, malgré moi, vous m'attendez ici,
Voyez si par mes soins, & par quelque service
Je puis de cette faute adoucir l'injustice.
Je voudrois que déjà nous fussions à demain,
Pour avoir le plaisir de vous donner la main.
Ne vous semble-t-il pas, si vous y prenez garde ;
Que le jour se prolonge & que la nuit retarde ?
Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il est vrai. Mais, Monsieur,
On ne peut, à son âge, avoir trop de pudeur.
Elle vient vous prier d'une petite grace.

ESOPE.

Commandez. Je suis prêt : Que faut-il que je fasse ?

DORIS, *à Euphrosine.*

Dites donc quel dessein conduit ici vos pas.
Expliquez-vous.

EUPHROSINE.

Monsieur... Je ne vous aime pas,
Si je parle autrement, il faudra que j'impose.

ESOPE.

J'en avois entrevu quelque petite chose :
Mais comme assez souvent on aime à se flâter,
Sans ce nouvel aveu j'en aurois pu douter.
Je vous suis obligé de ce qu'il vous en coûte
Pour me tirer de peine, & pour m'ôter de doute.
Jusqu'au nœud conjugal je fais peu de progrès ;
Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre après.
L'hymen fait embellir les sujets qu'il assemble ;
Et je serai mieux fait quand nous serons ensemble.

EUPHROSINE.

EUPHROSINE.

Dussiez-vous m'exposer au plus affreux trépas,
Je n'épouserai point ce que je n'aime pas.
Je vous en fais le Juge, & vous en crois vous-même.
Pourquoi m'épousez-vous ?

ESOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puisqu'il en est ainsi,
Accordez moi le tems de vous aimer aussi.
Puis-je venir à bout, quelque effort que je fasse,
D'oublier Agenor, de vous mettre en sa place ;
D'immoler au devoir un si parfait amour ;
Le puis-je, dites-moi, dans l'espace d'un jour ?
Je ne refuse point de tâcher à le faire :
Mais pour y réussir le tems est nécessaire,
Quand deux cœurs sont unis par des liens si forts
On ne les brise point sans d'extrêmes efforts.
A ma juste priere ayez l'ame sensible :
Si je ne le romps pas, j'y ferai mon possible.
Sur vous seul désormais tous mes sens occupés...

ESOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moi ?

ESOPE.

Oui. Vous me trompez.
Ce langage est trop doux pour être véritable,
Et dans si peu de tems on n'est point si traitable.
Je pénetre aisément dans votre intention.

DORIS.

Oh, Monsieur, là-dessus, je suis sa caution.
J'ai le cœur sur la langue, & jamais je n'affecte...

ESOPE.

Tout franc la caution m'est encore plus suspecte.
Je veux bien toutefois, pour contenter vos vœux,
Différer notre hymen, & d'un jour, & de deux.
Je vous trouve si belle, & ma flamme est si forte
Que je puis en mourir de chagrin, mais n'importe.

DORIS.

Plût aux Dieux !

ESOPE.

Plaît-il ?

DORIS.

Quoi ?

ESOPE.

Vous invoquez les Cieux.

DORIS.

Je dis que de la mort vous préſervent les Dieux.
Quelle perte !

ESOPE.

Vraiment je vous ſuis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, Monſieur, êtes vous raiſonnable ?
Pour un effort ſi grand, eſt-ce un terme aſſez long ?

ESOPE.

Et quel tems, s'il vous me demandez-vous donc ?
Voyons.

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre ;
Je ſuis jeune...

ESOPE.

Et moi vieux. Je ne ſaurois attendre.
Avant qu'il ſoit deux ans, ridicule & barbon ;
Je voudrois bien ſavoir à quoi je ſerai bon ?
Qui me fuit maintenant, qui ſoupire, qui pleure,
En auroit dans deux ans une raiſon meilleure.
Différer de deux jours eſt tout ce que je puis ;
Encor eſt-ce beaucoup dans l'état où je ſuis.
Si vous ſaviez...

EUPHROSINE.

De grace, ayez plus de tendreſſe.
Peut-on rien refuſer aux vœux d'une Maîtreſſe ?

ESOPE.

Je ſuis ſourd.

EUPHROSINE.

Eh, Monſieur, ne vous prévalez pas
De ce qu'à vos deſirs mon pere tend les bras :
Songez que vous m'aimez, & que je vous en prie.

ESOPE.

Arrêtez-vous. Je ſens que j'ai l'ame attendrie.

DORIS.

Continuez, Madame, attendriſſez encor...

ESOPE.

Amenez votre pere, & qu'on cherche Agenor.
Je vous donne du tems, j'ai cette complaiſance ;
Mais enfin c'eſt un pacte où je veux leur préſence,
Afin qu'au bout du terme on en uſe ſi bien...

EUPHROSINE.

Ah, Monſieur, Agenor n'en fera jamais rien.
Lui me céder !

ESOPE.

Je veux qu'il vienne, & qu'il s'oblige...

EUPHROSINE.

Il ne le fera point ; je le ſais bien, vous dis-je.
Quand je l'en preſſerois, je le ferois en vain.

ESOPE.

Si vous ne l'amenez ſoyez prête à demain.

Quelqu'un entre.

EUPHROSINE.

Ah, Doris! c'en eſt fait, je ſuis morte.

Sortons.

DORIS, *bas*

Maudit gobin! que le diable t'emporte.

Voilà pour Euphroſine un amant bien tourné!

SCENE III.

PIERROT, COLINETTE, ESOPE.

PIERROT.

PAlſandié je reviens, je ne ſuis pas damné.
J'amene un orphelin, qui n'a pere ni mere;
Et que je fais nourrir par notre ménagere.
Il eſt gras comme un moine: il tette tout ſon ſou.

ESOPE.

Un bel enfant!

PIERROT.

Ma femme, eſt pardié belle étoü.

Voyez.

ESOPE.

Elle eſt jolie, & paroit bien inſtruite
Pour un homme ſi grand, elle eſt un petite.

PIERROT.

De méchante denrée, & de mince valeur,
Tant moins que l'on en a, tant plus c'eſt le meilleur.

ESOPE.

Il faut s'aimer, bien vivre, & l'hymen en revanche...

PIERROT.

Je vivons pardié bien. J'ons ce ſoir une éclanche
Auſſi belle...

ESOPE.

Jamais ne vous querellez-vous?

COLINETTE.

Non, Monſieur, Dieu marci, Pierrot eſt aſſez doux.
Il eſt, quand il s'y boute, un tantinet yvrogne;
Mais tenez, pour le reſte il va droit en beſogne,
Il n'a dans tout ſon corps, pas un endroit malin.

ESOPE.

Et vous nourriſſez donc ce petit orphelin.

COLINETTE.

Oui, Monſieur.

ESOPE.

Vos enfans l'aiment-ils?

COLINETTE.

Pour les nôtres.

Ils ſont devenus morts; mais j'en referons d'autres:
Pierrot eſt jeune.

ESOPE.

Hé bien, à quoi vous ſuis-je bon?
Qui te fait revenir; eſt-ce ta charge?

PIERROT.

Oh, non.
Si je venons vous voir, c'eſt pour ce petit drille?
Qui, s'il pouvoit parler, vous diroit qu'on le pille.
Comme il eſt mon neveu, je ſommes un peu paren.
Il avoit de bon bien, pour huit ou neuf cens francs;
Mais j'avons pour Seigneur, certain grand eſcogrife,
Qui de tous les Seigneurs a la meilleure griffe:
Et qui d'un petit pré voulant en faire un grand;
Enchaſſa dans le ſien le bien de cet enfant.
Tu ſais cela par cœur, jaſe un peu Colinette:
Di ce que c'eſt.

COLINETTE.

Monſieur, l'orphelin qui me tette
Eſt un petit marmot, que j'avons par emprunt:
Avant qu'il fût venu, ſon pere étoit défunt.
Dès qu'on l'eut débardé, ce fut une vipere:
Sa Mere le feſit, lui défeſit ſa mere;
Et ſon trépaſſement lui laiſſi quelque bien,
Que ce vilain Monſieur a bouté dans le ſien.
Il dit, bredi breda, mais on ne le croit guere,
Qu'il prêti de l'argent à défunt ſon grand pere;
Et quand je lui montrons que cela ne ſe peut,
Pour nous farmer la bouche, il nous dit, qu'il le veut.
Nos meilleures raiſons ſont pour lui des vetilles:
Plus je trouvons de trous, plus il a de chevilles;
Et comme il eſt le maître, & qu'il a du crédit,
D'une ſeule menace, il nous abaſourdit.
Un bichon, contre un dogue, a peine à ſe défendre.
Si vous n'y boutez ordre, il eſt homme à tout prendre.
Quand je l'alli prier d'un peu mieux en agir,
Il me diſit des mots qui me firent rougir;
Et comme je ſuis douce, & qu'il a bonne gueule...
Tien Pierrot, de mes jours, je n'y vas toute ſeule.
Un loup dans un troupiau n'eſt pas plus mal-faiſant.

PIERROT.

Rien n'eſt mordié pour lui, trop chaud ni trop peſant.
Comme il eſt le Seigneur, quelque choſe qu'il prenne,
Il dit pour ſes raiſons, que c'eſt un droit d'aubaine.
Tous les jours de ſa poche, il tire un droit nouviau:
Qu'on prenne une écreviſſe, ou qu'on tue un moiniau,
Il fait tout ſur le champ dans ſa furie extrême
Un biau procès de Dieu, fût-ce à ſon pere même.

Il prend à toutes mains, & de toutes façons.
Il vendroit, s'il pouvoit, l'air dont je jouiſſons.
Il nous diſme nos choux, nos poiriaux, nos citrouilles.

COLINETTE.

Les foſſés du château ſont tous pleins de grenouilles,
Qui par méchanceté, lui font un ſi grand bruit,
Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit.
Par un papier qu'il a, grifonné d'un notaire,
Il veut, bon gré, malgré que je les faiſions taire;
Et faute juſqu'ici, d'empêcher leur cancan,
Chaque maiſon du bourg paye un écu par an.
C'eſt un dogue affamé, qui toujours mord ou ronge.
Empêcher des crapaux de crier! le pouvons-je?
Dites-moi.

ESOPE.

De tout tems le foible eut toujours tort.
Le plus cruel des droits eſt le droit du plus fort.
Il faut que le plus foible ait dans ſon infortune,
Pour fléchir le plus fort, trente raiſons contre une:
Encor aſſez ſouvent, celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu, comme vous allez voir.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

UN Loup ſe trouvant à boire,
Où buvoit un jeune Agneau,
Eut d'abord l'ame aſſez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé ſon eau.
Qui te rend ſi téméraire?
Lui dit ce traître, en courroux.
L'Agneau, qui juſtement craint ſa dent ſanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flatteur & doux:
Eh! comment, Monſeigneur, cela ſe peut-il faire!
Je me ſuis, par reſpect, mis au deſſous de vous.
J'ai toujours ſur le cœur une vieille querelle,
Répondit la bête cruelle,
Où tu te déclaras mon mortel ennemi:
Depuis ſix mois entiers j'en cherché la vengeance.
Je n'ai, répond l'Agneau, que deux mois & demi:
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offenſe?
Ta mere qui me hait, & qui ne ſait pourquoi;
Hier par deux mâtins, me fit long-tems pourſuivre.
Ma mere ceſſa de vivre,
Qand elle accoucha de moi,
C'eſt donc ton pere? Mon pere
Du boucher inhumain a ſenti la fureur.
C'eſt donc ta ſœur, ou ton frere?
Je n'ai ni frere ni ſœur.

Oh bien, qui que ce ſoit, il faut que je me venge:
Je ſuis las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors ſans plus de raiſon, il l'égorge & le mange.
Force grands font de même à l'égard des petits.
N'eſt-il pas vrai?

COLINETTE.

Pierrot, le joli petit conte.

PIERROT.

Et ſi mordié! le Loup devroit mourir de honte:
L'Agneau buvoit à part, & ne lui diſoit mot.

ESOPE.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot,
Voilà comme à peu près, par le commun uſage,
Font envers leurs vaſſaux les Seigneurs de village.
Quand d'un bois, ou d'un champ il leur plaît un morceau,
Des agneaux malheureux troublent toujours leur eau;
Et pour peu qu'on réſiſte aux raiſons qu'ils ſe forgent,
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.
Il ſera bientôt nuit, & vous êtes de loin;
Adieu. De cet enfant, ayez beaucoup de ſoin.
Je ne partirai point ſans lui rendre juſtice.

PIERROT.

Ecoutez, je ſavons comme on paye un ſarvice:
Si vous en uſez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'eau-bénite de cour.
On dit qu'en ce lieu là l'on fait ſemblant qu'on aime;
Et que promettre & rien, c'eſt quaſiment de même.

ESOPE.

Allez, je ſuis ſincere, & le ſuis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu. Je vous quittons. Voici du monde.

ESOPE.

Adieu.

PIERROT.

Mordié, plus je le vois, moins je devine comme
On a mis tant d'eſprit dans un ſi vilain homme.

SCENE IV.

DEUX COMEDIENS, ESOPE.

LE PREMIER COMEDIEN.

Monſieur (car par la ville on dit publiquement
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autrement.)
Choiſis par notre corps, nous faiſons nos délices
De venir vous offrir ſes très humbles ſervices.
Le ſoin de vos plaiſirs conduit ici nos pas.

ESOPE.

Etranger en ce lieu, je ne vous connois pas.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît ? Votre mine eſt ſi haute.
Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute.

LE II. COMEDIEN.

Comédiens. Bientôt nous vous ſerons connus.

ESOPE.

Comédiens ! Ho ! ho ! ſoyez les biens venus :
Vous donnez des plaiſirs dont je ſuis idolâtre.
Hé bien, qu'eſt ce Meſſieurs, comment va le Théâtre ?
Combien dans votre Troupe êtes-vous d'Acteurs ?

LE I. COMEDIEN.

Trop.
Lorſque moins on y penſe il en vient au galop.

ESOPE.

Tant mieux. A bien jouer le grand nombre s'excite.

LE II. COMEDIEN.

Tant-pis. Car plus on eſt, plus la part eſt petite.

ESOPE.

La Scene eſt plus remplie, & chacun prend des ſoins...

LE I. COMEDIEN.

La Scene eſt plus remplie, & la bourſe l'eſt moins.
Pour peu qu'en ce métier on ait le vent en poupe
Quinze acteurs, bien choiſis, font une bonne troupe :
Suivant leur caractere ils ont tous de l'emploi ;
Pour bien jouer ſon rôle on ne s'attend qu'à ſoi ;
Mais quand on eſt beaucoup, d'un même caractere,
Un auteur en ſuſpens ne ſait ce qu'il doit faire :
Sur qui que ce puiſſe être, où s'arrête ſon choix,
Pour en contenter un, il en chagrine trois ;
Et s'il faut m'expliquer à deſſein qu'on m'entende,
C'eſt un petit cahos qu'une Troupe ſi grande.

ESOPE.

Avez-vous des Auteurs dans cette Ville-ci !

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monſieur.

ESOPE.

Bons ?

LE II. COMEDIEN.

Eh, eh...

ESOPE.

J'entens. Couci, couci.
Malheur, à qui s'en mêlé, & n'en eſt pas capable :
S'il n'a l'art de charmer il n'eſt point excuſable :
Le ſévere auditeur, pour un mot de travers,
Ne fait miſéricorde à pas un de ſes vers :
Il eſt ſi délicat que pour le ſatisfaire
Il faut du merveilleux ou bien du néceſſaire.

Qu'on n'ait point de pain blanc on en mange du bis :
De velours, ou de ſerge on ſe fait des habits :
Parce qu'en quelque état que le deſtin nous range
Il faut abſolument qu'on s'habille & qu'on mange :
Mais du conſentement de cent peuples divers ;
Rien n'eſt moins néceſſaire au monde que des vers ;
Et par cette raiſon, qui me ſemble équitable,
Les paſſablement bons ne valent pas le diable.

LE II. COMEDIEN.

Nous repréſenterons, quand vous nous viendrez voir,
L'ouvrage le plus beau que nous puiſſions avoir.
A vous bien divertir toute la Troupe aſpire.
Quel jour choiſiſſez-vous ?....

ESOPE.

Je ne puis vous le dire.

LE II. COMEDIEN.

De grace...

ESOPE.

Je ne ſai, quand j'aurai le loiſir.

LE I. COMEDIEN.

Un jour dans la ſemaine eſt facile à choiſir :
Il nous eſt important d'avoir votre réponſe.

ESOPE.

Pourquoi ?

LE I. COMEDIEN.

Par la raiſon qu'il faut qu'on vous annonce.
Quand vous nous viendrez voir, plus de monde y viendra,
Que tout vaſte qu'il eſt notre hôtel n'en tiendra :
Et comme un vrai Phenix, unique en votre eſpece,
Ce ſera pour vous voir plus que pour voir la piece.
J'en ſuis ſûr.

ESOPE.

C'eſt-à-dire, à parler nettement,
Que c'eſt moi qui ſerai le divertiſſement :
Et pour aller au but où votre Troupe aſpire,
Vous tirerez l'argent, & moi je ferai rire.
Je veux de m'annoncer vous épargner le ſoin.
C'eſt un honneur trop grand, & dont je ſuis trop loin :
Il n'eſt que pour les gens du plus ſublime étage ;
Et qui n'eſt rien du tout, doit au moins être ſage.
Nous avons en paſſant déchiffré les Auteurs ?
Parlons un peu de vous. Etes-vous bons Acteurs ?
Je dis en général ſans déſigner perſonne.

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monſieur, notre Troupe eſt vraiment aſſez bonne.
Non qu'on ſoit tous égaux, ne croyez pas cela :
Les uns ſont merveilleux, & les autres :

ESOPE.

Là, là.
Je vous entens. La Troupe en public étalée,

C'eſt

C'eſt-à-dire, entre nous marchandiſe mêlée
Ne vous figurez pas qu'en ne faiſant pas bien ;
Vous ſoyez épargnés, vous qui n'épargnez rien :
Pour reprendre avec fruit les ſottiſes des autres ;
Il faut avoir le ſoin de bien cacher les vôtres ?
Et ne pas follement s'expoſer à l'ennui,
De montrer ſes défauts en jouant ceux d'autrui.
Donnez vous au public force pieces nouvelles ?

LE I. COMEDIEN.

Tous les mois.

ESOPE.

Ou du moins qu'on fait paſſer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans, & cela n'eſt pas beau,
Vos nouveautés, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on annonce une piece on promet des merveilles,
Qui de chaque auditeur charmeront les oreilles :
Et quand pendant un mois on l'a prônée ainſi,
On rencontre ſouvent ce qu'on va voir ici.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

LE bruit courut un jour qu'une haute Montagne,
Dans une heure accoucheroit :
Chacun ſe mit en campagne,
Pour voir l'enfant qu'elle auroit.
Mais ce coloſſe affreux, dont l'orgueilleuſe tête
Alloit juſques au Ciel défier la tempête,
Et de tous les paſſans rendoit les yeux ſurpris,
Trompant des ſpectateurs l'ardeur impatiente,
Après une longue attente,
Accoucha d'une Souris.
Vous ne pouvez nier, tous Acteurs que vous êtes ;
Que ce que je dis là ne ſoit ce que vous faites.
Qui de vous, je vous prie, eſt le complimenteur ?

LE I. COMÉDIEN.

C'eſt moi, Monſieur.

ESOPE.

C'eſt vous ?

LE I. COMEDIEN.

Moi-même.

ESOPE.

Ergo, menteur.
Celui qui fait l'annonce, & qui taille & qui coupe,
Eſt ordinairement le menteur de la Troupe.
Il vaut mieux louer moins, & ne pas tant mentir.
A vous voir, toutefois je veux bien conſentir.
Mais quand j'irai chez vous, jouez, s'il eſt poſſible ;
Ce que dans votre Troupe on a de plus riſible :
Pour me laiſſer douter fait comme je me voi,
Si l'on rit de la piece, ou ſi l'on rit de moi.

Il n'eſt point où je ſuis, de Tragique où l'on pleure.
Jouez-vous tous les jours ?

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monſieur,

ESOPE.

A quelle heure ?

LE I. COMEDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ESOPE.

Voilà le vrai moyen de ne pas m'annoncer.
Meſſieurs, pour aujourd'hui je retiens une loge.

LE I. COMEDIEN.

On aura pas le tems de faire votre éloge.

ESOPE.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne ſoit faux.
Que l'on n'ait pas le tems de compter mes défauts.
Cela ſuffit.

LE II. COMEDIEN.

Et quoi, vous êtes inflexible ?

ESOPE.

A vous ſervir ailleurs je ferai mon poſſible :
Adieu. Je vois des gens que j'ai mis en courroux.
Que je veux débaucher pour les mener chez vous.

SCENE DERNIERE.

ESOPE, LEARQUE; EUPHROSINE, AGENOR, DORIS.

ESOPE.

Ça, je ſuis ravi de nous voir tous enſemble :
Parlons de bonne foi ſur ce qui nous aſſemble.
Monſieur le Gouverneur, quel eſt votre deſſein ?

LEARQUE.

De vous donner ma fille.

ESOPE.

Et quand ?

LEARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain !
Mon pere à mon égard, montrez-vous moins ſévere :
Monſieur, en uſe mieux, il conſent qu'on differe;
Ma priere le touche & rien ne vous émeut !

ESOPE.

Hé bien donc, à demain, puiſque Monſieur le veut.

AGENOR.

Ne vous en flattez point, ſi vous n'avez envie
De m'arracher enſemble Euphroſine & la vie.

Je vois où je m'expoſe, & fais votre crédit;
Il n'eſt rien, là-deſſus, que je ne me ſois dit:
Créſus ne voit, n'entend, n'agit que par vous-même:
Mais qu'ai-je à redouter ſi je perd ce que j'aime?
Et que peut-il me faire avec tout ſon pouvoir,
Qui ſoit pis que ma rage, & que mon déſeſpoir?
Monſieur le Gouverneur m'a promis Euphroſine;
Et ce n'eſt plus à lui le bien qu'il vous deſtine.
J'ai reçu ſa parole: & je m'y ſuis fié.

LEARQUE.

Il eſt vrai, mais Monſieur eſt privilégié.

ESOPE.

Voyons donc, s'il vous plaît, quel eſt mon privilege.
Suis-je plus beau? mieux fait? noble? riche? enfin, qu'ai-je?
Parlez.

LEARQUE.

N'êtes-vous pas favori de Créſus?

ESOPE.

Peut-être que demain je ne le ſerai plus;
Et comme la faveur n'eſt qu'un éclat qui brille,
Qui paſſe rarement dans la même famille,
Elle a, quand elle change, un retour ſi cuiſant,
Que la faveur paſſée eſt un malheur préſent.
Agenor eſt bien fait, & votre fille eſt belle;
L'un eſt né Gentilhomme, & l'autre Demoiſelle;
J'ai fait de leur amour un ſévere examen;
Ce ſont les plus beaux feux que puiſſe unir l'hymen:
Et je n'ai feint d'aimer, & de nuire à leur flamme,
Que pour approfondir ce qu'ils avoient dans l'ame.
Il me feroit beau voir, chargé comme un Atlas,
Faire le ſoupirant pour de jeunes appas!
Le ſeul âge inégal rend l'hymen miſérable,
Et ſi vous en doutez, écoutez cette Fable.

L'HOMME, ET LES DEUX FEMMES.

UN Homme des plus inſenſés,
A quarante-cinq ans, le cœur rempli de flammes,
S'aviſa d'épouſer deux Femmes:
Pour le faire enrager une c'étoit aſſez.
L'une avoit ſoixante ans, & l'autre vingt-quatre:
Toutes deux à l'envi le vouloient à leur goût;
Et ſouvent c'étoit à ſe battre
A qui mieux en viendroit à bout.
Pour le faire à leur badinage
L'une & l'autre n'oublioit rien:
La vieille ſouhaitoit qu'il parût de ſon âge;
La jeune auroit voulu qu'il eût été du ſien.
Tous les matins ſous un prétexte honnête.

De montrer leur amour par de petits devoirs,
Chacune, en le peignant, arrachoit de sa tête
L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.
Enfin chauve & pelé, sa présence importune
Le rendit par-tout odieux.
Pour combler un hymen de joie & de fortune.
Il faut l'assortir un peu mieux :
Il étoit trop jeune pour l'une,
Et pour l'autre il étoit trop vieux.
Monsieur le Gouverneur, vous me devez entendre.

LEARQUE.

J'accepte avec plaisir Agenor pour mon gendre:
Votre approbation en augmente le prix.

AGENOR.

Je ne puis dire un mot, tant vous m'avez surpris!
Monsieur, c'est justement que chacun vous renomme :
Je doute que la terre ait un plus honnête homme.

EUPHROSINE, *à Esope.*

Vous voyez mes raisons pour ne vous point aimer;
Mais je n'en ai pas moins pour vous bien estimer :
Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfreindre.

ESOPE, *à Doris.*

Vous, qui du chat-huant n'avez plus rien à craindre...

DORIS.

Oh, Monsieur, contre moi n'ayez point de courroux ;
Tout le monde eût pensé ce que j'ai dit de vous.

ESOPE.

Fort bien. C'est s'excuser d'une belle maniere !
N'importe, oublions tout : rendons la joie entiere.
Loin de mettre un obstacle à vos justes desirs,
Je veux faire aux chagrins succéder les plaisirs :
C'est, en ami sincere, à quoi je m'étudie.
Commençons dès ce soir par voir la comédie :
Et pendant la faveur dont m'honore le Roi,
Qu'aucun avec raison, ne se plaigne de moi.

FIN.

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire, place Saint-Didier, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.

PQ
1731
B7F3
1777

Boursault, Edme
Esope à la ville

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY